

Les Révoltés de l'*Amistad*

Du même auteur

L'Hydre aux mille têtes
L'histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire
(en collaboration avec Peter Linebaugh)
traduit par Christophe Jaquet et Hélène Quiniou
Éditions Amsterdam, « Histoires atlantiques », 2008

Pirates de tous les pays
L'âge d'or de la piraterie atlantique
(1716-1726)
traduit par Fred Alpi, illustrations de Thierry Guitard
Libertalia, 2008

Les Forçats de la mer
Marins, marchands et pirates dans le monde anglo-américain
(1700-1750)
traduit par Fred Alpi
Libertalia, « Terra incognita », 2010

À bord du négrier
Une histoire atlantique de la traite
traduit par Aurélien Blanchard
Seuil, « L'Univers historique », 2013

MARCUS REDIKER

Les Révoltés de l'*Amistad*

Une odysée atlantique (1839-1842)

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR AURÉLIEN BLANCHARD

ÉDITIONS DU SEUIL

CE LIVRE EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION
« L'UNIVERS HISTORIQUE »

Titre original : *The Amistad Rebellion*
An Atlantic Odyssey of Slavery and Freedom

Éditeur original : Viking Penguin

© Marcus Rediker, 2012, 2013

ISBN original : 978-0-670-02504 (broché)

978-0-14-312398-9 (poche)

ISBN : 978-2-02-121316-4

© Éditions du Seuil, septembre 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Wendy,
avec amour*



Préface

Deux rebondissements pour le moins inhabituels m'ont conduit à publier une version augmentée de cet ouvrage. Depuis le mois d'avril 2013, les chercheurs ont accès à un nouveau corpus de sources historiques extrêmement importantes à propos de l'affaire de l'*Amistad*, à la Connecticut Historical Society, à Hartford. Il s'agit de lettres écrites par une jeune femme alors âgée de vingt et un ans, Charlotte Cowles. Cette dernière appartenait à une importante famille abolitionniste de Farmington, dans le Connecticut, ville où les Africains de l'*Amistad* vécurent huit mois après l'arrêt de la Cour suprême de mars 1841 qui leur rendit leur liberté. La famille Cowles était l'une des quelques familles à s'être profondément impliquées dans le soutien aux Africains, et, par conséquent, Charlotte avait passé beaucoup de temps avec eux et connaissait personnellement la plupart des rebelles. L'une des trois petites filles de l'*Amistad*, Kagne, vivait d'ailleurs dans la demeure des Cowles et adopta plus tard le nom de « Charlotte », ce qui suggère qu'elle devait entretenir un certain degré d'intimité avec la jeune auteure de ces lettres. Ces dernières dressent un portrait incroyablement précis, de la part d'une personne qui leur était proche, de la plupart des Africains dans les mois qui précédèrent leur rapatriement en Sierra Leone en novembre 1841.

Par ailleurs, je me suis rendu en Sierra Leone en mai 2013, en quête du souvenir laissé par la rébellion de l'*Amistad* là où tout avait commencé. Avec trois spécialistes du pays, Konrad Tuchscherer et Philip Misevich, tous deux de la St. John's University, et Taziff Koroma, du Fourah Bay College de Freetown, nous nous sommes

rendus dans dix villages et un certain nombre de lieux liés d'une manière ou d'une autre à l'affaire de l'*Amistad*, dans l'espoir de pouvoir parler avec les anciens de cette histoire et de ce qu'en avait conservé la tradition orale. J'y ai constaté que, si certaines parties de l'histoire étaient définitivement perdues, d'autres avaient été préservées, et ce, grâce aux « histoires que mon arrière-grand-père m'a racontées », comme nous l'entendîmes à d'innombrables reprises. J'ai également découvert – grâce à l'aide de pêcheurs locaux travaillant le long du fleuve Kerefe – les ruines que l'on croyait à jamais perdues de Lomboko, la terrible forteresse dédiée au commerce des esclaves à partir de laquelle les Africains de l'*Amistad* et des milliers d'autres victimes furent projetés dans un système esclavagiste atlantique aussi lucratif que violent. À l'instar de Charlotte Cowles, je suis devenu une sorte de témoin oculaire, porteur de nouvelles vérités sur la nature de cette rébellion et sur les individus qui la portèrent.

Ces deux découvertes – les lettres de Charlotte Cowles et les nouvelles sources orales recueillies en Sierra Leone – se sont révélées extrêmement précieuses pour l'ambition principale de cet ouvrage, à savoir raconter la partie africaine si centrale et pourtant si longtemps négligée de l'histoire de la rébellion de l'*Amistad*, donner à lire qui étaient les rebelles, la manière dont ils réfléchissaient et dont ils agissaient, et les raisons pour lesquelles ils furent capables de s'emparer d'un navire négrier pour regagner leur liberté, en un geste historique décisif qui eut un énorme impact sur la lutte contre l'esclavage. Ces nouvelles sources nous ont permis d'approfondir notre connaissance de ce qui fut l'un des événements les plus importants de l'histoire commune de l'Afrique et de l'Amérique, ainsi que de l'océan Atlantique qui les relie.

INTRODUCTION

Voix

Pendant les premières heures d'une nuit sans lune, le 2 juillet 1839, plusieurs captifs africains, retenus dans la cale de la goélette négrière l'*Amistad*, parviennent à se débarrasser silencieusement de leurs fers. L'un d'eux a réussi à briser un cadenas, si bien qu'ils peuvent se défaire de la longue chaîne qui les rivait les uns aux autres, sous le pont du vaisseau. La cargaison humaine de l'*Amistad* est constituée de quarante-neuf hommes et quatre enfants. Ils ont navigué depuis La Havane et se dirigent vers les nouvelles plantations de Santa María del Puerto del Príncipe (aujourd'hui Camagüey), à Cuba. Quelques heures plus tôt, dans les quartiers exigus et étouffants du pont inférieur, ils ont pris une décision collective : ils vont se mettre en quête d'un autre destin.

Un groupe de quatre hommes – Cinqué, Faquorna, Moru et Kimbo – conduit la troupe jusqu'à l'écoutille qui mène au pont. Ils se déplacent avec grâce et précision, leurs gestes révélant leur passé de guerriers habitués aux assauts nocturnes. Ils ramassent des cabillots¹ et des douves de tonneaux et gagnent à pas de loup la chaloupe du navire, dans laquelle dort Celestino, le coq² mulâtre. Ils le battent à mort. Tandis que de plus en plus d'hommes se libèrent de leurs fers et grimpent à toute vitesse sur le pont, ils mettent la main sur une caisse remplie de machettes, destinées à couper la canne à sucre, mais qui vont servir leur entreprise d'autodétermination. À la vue de l'éclat des lames, les deux marins censés monter la garde pour prévenir ce type de soulèvements choisissent, plutôt que de donner l'alarme, de se jeter par-dessus bord et disparaissent dans les flots. Le capitaine

Ramón Ferrer prend ses armes contre les insurgés, parvient à en tuer un et à en blesser un autre mortellement. Quatre ou cinq de leurs camarades contre-attaquent, encerclent le capitaine et le tuent à coups de machettes.

En quelques minutes seulement, les rebelles de l'*Amistad* réussissent à mettre sens dessus dessous le monde de bois du navire. Ils capturent deux hommes qui se sont jusque-là considérés comme les propriétaires légitimes des insurgés, José Ruiz et Pedro Montes, leur passent des menottes et les envoient sur le pont inférieur. Ils prennent le contrôle du navire et s'organisent collectivement afin de mettre en œuvre le dur labeur qu'exige la navigation. Mais déjà leur toute nouvelle liberté les confronte à un dilemme : ils désirent par-dessus tout retourner chez eux, dans le sud de la Sierra Leone, mais aucun d'entre eux n'a la moindre idée de la manière de piloter une goélette. Après quelques discussions, ils décident de garder vivants les Espagnols qui ont survécu, afin qu'ils puissent les aider à maintenir le cap du vaisseau à l'est, vers le soleil levant, un soleil qui était dans leur dos depuis qu'ils avaient commencé leur Passage du Milieu – la traversée de l'Atlantique – deux semaines plus tôt.

Montes a été capitaine de navire marchand et connaît aussi bien la mer que les hommes. Il utilise son expertise particulière quant à la navigation des navires en haute mer pour tromper ses nouveaux maîtres. Pendant la journée, il obéit certes aux ordres et fait route vers l'est, tout en prenant bien soin de laisser les voiles les plus lâches possibles et à vent debout afin de ralentir la progression de l'*Amistad*. La nuit, il change la course du navire et le dirige vers le nord et l'ouest, avec l'espoir de ne pas trop s'éloigner des îles caribéennes ou des côtes nord-américaines, et d'être intercepté et sauvé. Après huit longues semaines, ses vœux sont exaucés : un navire hydrographique de la marine des États-Unis capture l'*Amistad* près de Culloden Point, sur l'île de Long Island, et achemine les Africains, les Espagnols, la cargaison et la goélette elle-même jusqu'à New London, dans le Connecticut.

Qu'allait-il donc arriver à ces rebelles africains qui venaient de jeter l'ancre accidentellement dans l'une des plus grandes sociétés esclavagistes du monde ? Seraient-ils renvoyés à Cuba pour y être

INTRODUCTION

jugés – et sans nul doute exécutés – pour leurs actes de mutinerie, de meurtre et de piraterie, ainsi que l'exigeaient les diplomates espagnols et un grand nombre de propriétaires d'esclaves américains ? Ou bien seraient-ils laissés libres, conséquence logique de la récente abolition du commerce des esclaves, du moins aux yeux de Lewis Tappan et d'autres abolitionnistes des deux côtés de l'Atlantique ? Ces Africains ne s'étaient-ils pas contentés de défendre leurs droits naturels en mettant fin à la vie d'un tyran qui les avait asservis ? Ces questions allaient être à l'origine de débats farouches entre des individus issus de différentes nations et conditions sociales, et propulseraient les rebelles de l'*Amistad* au centre d'une immense controverse autour de la question de l'esclavage et de celle des droits des individus non libres à déterminer leur propre destin. Cette rébellion, de par ses conséquences, fut l'un des événements les plus importants de cette époque.

La lutte qui s'ensuivit fut épique. Les rebelles de l'*Amistad* ont été soutenus dans leurs combats juridiques par un brillant avocat, Roger S. Baldwin, ainsi que par un ancien président des États-Unis, John Quincy Adams, qui a prononcé plusieurs discours mémorables devant la Cour suprême des États-Unis en février et mars 1841. Ils ont alors gagné leur liberté, à la grande joie de la moitié de la nation et à la grande consternation de l'autre. Grâce à une grande tournée destinée à lever des fonds, organisée par les abolitionnistes, les rebelles ont pu reprendre la mer et rentrer chez eux, en Afrique, en novembre de la même année. Le mouvement abolitionniste avait remporté une immense victoire, historique, et somme toute improbable.

La mémoire populaire de la rébellion de l'*Amistad* a connu des flux et des reflux au gré des marées politiques. À l'époque, l'événement a enflammé l'imagination du grand public. À peine six jours après que le vaisseau fut amarré au port, une troupe de théâtre jouait au Bowery Theatre de New York une pièce mettant en scène la mutinerie et les actes de piraterie. Des illustrateurs ont afflué dans la prison où les Africains de l'*Amistad* étaient incarcérés et ont fait des portraits de Cinqué, le meneur de la révolte, les reproduisant

à toute vitesse et à bas coût avant de les faire afficher à tous les coins de rue des villes de la côte Est. L'artiste Amasa Hexins réalisa une fresque de plus de quarante mètres de long représentant les Africains de l'*Amistad* alors qu'ils encerclaient et tuaient le capitaine Ferrer et regagnaient leur liberté à la seule force de leurs bras. Un autre artiste, Sidney Moulthrop, créa vingt-neuf statues de cire, à taille réelle, figurant l'équipage de l'*Amistad* et les Africains, et les disposa afin de rejouer la bataille pour la prise du pont principal. Les deux artistes ont fait tourner leurs œuvres, faisant payer une petite somme à ceux qui brûlaient du désir de voir une reconstitution visuelle du soulèvement. Au même moment, des milliers de personnes faisaient la queue tous les jours devant les prisons de New Haven et de Hartford, où ils avaient, moyennant une modique somme, la chance de pouvoir jeter un coup d'œil aux rebelles de l'*Amistad*, qui étaient devenus des « prisonniers politiques » avant même que l'expression ne fût inventée. Quand l'affaire se retrouva enfin devant une cour de justice, les citoyens remplirent les tribunaux bien au-delà de leur capacité d'accueil. Ils refusaient de quitter leur siège pendant les ajournements de séance de peur de le perdre. Les pasteurs faisaient des sermons inspirés ; les correspondants, d'un bord comme de l'autre, rédigeaient des articles enflammés pour leurs journaux ; les poètes écrivaient des vers romantiques ; et, bien sûr, les partisans comme les pourfendeurs de l'esclavage débattaient avec rage des rebelles de l'*Amistad* – de ce qu'ils avaient fait, de la moralité et de la signification de leurs actes, et, en fin de compte, du sort qu'on devait leur réserver. La résistance des esclaves, qui n'avait jamais été autant discutée publiquement auparavant, n'était pas seulement devenue le plus grand sujet politique de l'époque, mais également un divertissement commercial qui circulait sur un marché en perpétuel développement, modelant l'opinion publique, et, en définitive, l'issue de l'affaire.

Cette fascination ne dura pas. Après la guerre de Sécession, le souvenir de l'*Amistad* s'étiola, survivant à grand-peine chez deux groupes liés entre eux : les abolitionnistes et les auteurs et artistes africains-américains qui voulaient rendre justice à cette victoire chèrement acquise et perpétuer la mémoire du long et douloureux combat pour abolir l'esclavage. Aux plus sombres heures du

INTRODUCTION

racisme scientifique et du darwinisme social, le soulèvement de l'*Amistad* fut complètement occulté. Il disparut des histoires des États-Unis rédigées à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, et, en fait, ne rejaillit jamais réellement à la surface avant que ne s'en emparent les nouveaux mouvements sociaux qui émergèrent dans les années 1960 et 1970. À cet égard, le mouvement pour les droits civiques et le mouvement Black Power ont joué un rôle prépondérant dans l'exhumation de l'histoire de l'*Amistad* grâce à leur volonté de créer une nouvelle histoire des États-Unis qui prendrait enfin sérieusement en compte la lutte sanglante et sans fin contre l'esclavage et le racisme. Les Mississippi Freedom Summer Schools³ ont enseigné la rébellion de l'*Amistad*, et de nombreux militants ont prénommé à l'époque leur fils Cinqué en hommage au meneur de la révolte. L'histoire « d'en bas⁴ » contribua à la prise de conscience par le grand public des luttes passées et présentes, et, après les années 1960, les historiens ont fait de l'histoire de l'*Amistad* un élément charnière d'une nouvelle vision, plus démocratique et plus inclusive, du passé américain. Toujours est-il que l'histoire de cette insurrection restait largement inconnue du grand public⁵.

Une nouvelle séquence de l'histoire de l'*Amistad* dans la culture et la mémoire populaires s'est ouverte en 1997, avec la sortie du film de Steven Spielberg, *Amistad*. L'histoire du navire et de ses occupants fut pour la première fois portée à la connaissance de millions de spectateurs, qui, la plupart du temps, n'en avaient jamais entendu parler. S'il ne fut pas un immense succès commercial, le film eut tout de même un grand impact et créa du même coup un véritable marché de niche autour de l'histoire de l'événement : les programmes scolaires se mirent à l'enseigner, des livres de coloriage pour enfants le représentèrent, des musées et des galeries le célébrèrent, et des romans, des pièces et des opéras le mirent en scène. Un certain nombre de personnes réussirent – après la sortie du film de Steven Spielberg – à faire financer une reconstruction du vaisseau, qui fut mis à l'ancre au Mystic Seaport⁶.

L'insurrection de l'*Amistad* a retrouvé une certaine visibilité dans la culture populaire américaine. Cette rébellion est rapidement devenue l'un des événements les plus connus de l'histoire de l'esclavage aux États-Unis, et Cinqué, aux côtés de Harriet

Tubman, la « conductrice » du Chemin de fer clandestin⁷, ou de Frederick Douglass, un esclave marron⁸ qui devint l'un des plus grands abolitionnistes de l'histoire, a rejoint le panthéon des individus d'ascendance africaine qui jouèrent un rôle majeur dans l'histoire de la résistance à l'esclavage aux États-Unis⁹.

Toujours est-il que le film ou l'histoire officielle ne rendent compte que d'une partie de l'histoire. Le drame des cours de justice a éclipsé le drame originel, celui qui s'est déroulé sur les ponts de la goélette négrière. Les acteurs américains – les abolitionnistes, les avocats, les juges et les hommes politiques – ont supplanté dans la culture et la mémoire populaire les protagonistes africains, dont les actes de bravoure ont pourtant été à l'origine de toute l'affaire. Curieusement, c'est le système juridique américain qui est devenu le héros de cette histoire – ce même système qui, en 1839, rendait pourtant encore possible le maintien de deux millions et demi d'Africains-Américains dans les fers. Si ce récit triomphaliste a la vertu de rassurer un public américain encore hanté par l'héritage de l'esclavage, il est profondément mensonger.

Ce livre tente de raconter l'histoire de l'*Amistad* depuis un autre point de vue. Il débute au sud de la Sierra Leone, en Afrique de l'Ouest, là où tous ceux qui allaient finir à bord de l'*Amistad* furent, de différentes manières, capturés et asservis, là où commença une odyssée aux proportions proprement épiques. Ces individus appartenaient à des ethnies diverses – surtout des Mendés, mais également des Temnes, des Gbandis, des Konos, des Golas et des Lomas¹⁰ – et étaient tous issus de milieux plutôt pauvres. C'étaient des roturiers, des travailleurs, et certains étaient déjà esclaves. Nés dans des sociétés qui partageaient une certaine communauté de culture et de croyances, ils ont expérimenté ensemble un long processus d'acculturation, de développement d'un lien social et d'apprentissage de l'auto-organisation. Ce processus débuta à la *factory*¹¹ de Lomboko, une forteresse dédiée au commerce d'esclaves sur la côte de Gallinas, où ils furent enfermés plusieurs semaines en attendant d'être embarqués à bord d'un navire négrier nommé le *Teçora* pour traverser l'Atlantique. Dans l'enfer du Passage du Milieu, leur relation s'approfondit et ils devinrent des « compagnons de bord¹² » (« *shipmates* ») coopérant pour survivre. Ce processus se poursuivit dans les *barracoons*¹³ de La Havane où ils

INTRODUCTION

furent détenus deux semaines avant d'être vendus dans des circonstances humiliantes, comme du bétail. Guidés par les pratiques propres à une puissante société secrète ouest-africaine exclusivement masculine dont ils étaient membres, la société du Poro, ils surent s'organiser pour mener à bien leur révolte à bord de l'*Amistad*. Tant bien que mal, ils durent ensuite piloter le navire sur plus de 2 250 kilomètres depuis la côte septentrionale de Cuba jusqu'à la pointe nord de Long Island ; plusieurs d'entre eux sont morts de dysenterie et de déshydratation au cours de ce voyage. Capturés par la marine américaine et accusés de piraterie et de meurtre, ils furent incarcérés à New Haven, dans le Connecticut. La séquence maritime de cette odyssée est avant tout une histoire de violence, de souffrance et d'auto-émancipation.

Puis s'ouvrit la séquence américaine de ce drame mêlant esclavage et liberté. Une fois que les rebelles eurent atteint les rives du Connecticut, leur courageuse révolte a fait l'objet d'un immense engouement populaire et inspiré les artistes, les dramaturges, les acteurs, les directeurs de théâtre, les journalistes, les écrivains, les lecteurs, les avocats, les juges, les politiciens, les citoyens en général, et les abolitionnistes en particulier qui ont afflué pour leur rendre visite en prison. Les Africains de l'*Amistad* ont noué petit à petit une alliance avec les autres militants anti-esclavagistes, tout en apprenant à lire et écrire l'anglais et en étudiant la religion. Pendant tout ce temps, ils ont continué à s'organiser entre eux et ont développé une identité africaine forte, se définissant comme « les Mendés ». Ils ont travaillé main dans la main avec des abolitionnistes comme Lewis Tappan et des personnalités politiques comme John Quincy Adams pour conserver les faveurs du grand public, monter une défense juridique solide et retrouver cette liberté qu'ils avaient regagnée par les armes à bord de l'*Amistad*. Ce petit groupe de captifs africains qui avaient tenté une action désespérée en haute mer a poussé certaines des personnes les plus puissantes de la planète à débattre de la signification de leurs actes : des monarques (la reine d'Angleterre Victoria et la reine d'Espagne Isabelle II), des présidents et d'anciens présidents (John Quincy Adams, Martin Van Buren et John Tyler), des hommes d'État, des fonctionnaires, des juges de la Cour suprême, etc.





La signification de la rébellion et des procès qui s'ensuivirent ne fut pas seulement conditionnée par les réalités politiques américaines, mais également par celles, plus larges, de l'Atlantique, dans la mesure où l'*Amistad* appartient à une lame de fond historique de résistance à l'esclavage. *Appeal... to the Coloured Citizens of the World* (1829) de David Walker avait avec succès mis l'accent sur la nécessité de la lutte pour la liberté telle que l'avait conduite Toussaint Louverture lors de la Révolution de Saint-Domingue. Les marins, blancs comme noirs, répandaient la rumeur révolutionnaire et faisaient circuler en contrebande des pamphlets dénonçant les sociétés esclavagistes. Peu auparavant, en 1831, Nat Turner avait mené une insurrection sanglante dans le comté de Southampton, en Virginie, et Sam Sharpe lui avait emboîté le pas avec la fameuse « Révolte de Noël¹⁴ » en Jamaïque, en 1831-1832. D'autres révoltes avaient éclaté, par exemple au Brésil ou à Cuba, dans le contexte de l'essor d'un mouvement abolitionniste de plus en plus puissant, qui, dans les faits, les rendait possibles. William Lloyd Garrison avait fondé le *Liberator* en 1831, et la Grande-Bretagne avait aboli l'esclavage dans ses colonies des Caraïbes en deux étapes, en 1834 et en 1838¹⁵.

Quelle que soit l'origine de ceux qui, contemporains de l'événement, débattaient de la signification de la rébellion de l'*Amistad*, les spectres de David Walker, de Toussaint Louverture et de Nat Turner planaient au-dessus de leurs têtes. *Noticioso de Ambos Mundos*, un journal hispanophone publié à New York, intervint dans le débat en soulevant une « question délicate », à savoir si les rebelles de l'*Amistad* devaient recouvrer leur liberté et quelles en seraient les conséquences : « Nous verrons alors si le gouvernement [américain] établit le principe selon lequel il est légal pour un esclave d'assassiner son maître, car, si tel est le cas, ils pourront en toute impunité se soulever à Washington et massacrer tous les maîtres et tous les membres du gouvernement en faveur de l'esclavage. » Ainsi, c'est bel et bien le cadre plus large de la lutte atlantique contre l'esclavage qui donna son sens ultime à la controverse de l'*Amistad*¹⁶.

La rencontre des insurgés africains et des réformateurs américains dans la prison de New Haven fut un moment historique et

INTRODUCTION

sans précédent. Les rebelles avaient fait une révolution miniature à bord du navire, une révolution qui avait reçu une couverture favorable de la presse, et plus particulièrement du *New York Sun*, ce qui avait entraîné une fascination intense du public. Tappan et d'autres abolitionnistes se sont saisis de l'occasion et ont tout fait pour contrôler et orienter cet énorme engouement populaire vers leurs propres objectifs, lançant pour ce faire une campagne de défense interracial déterminée, énergique et massive. Beaucoup de ceux qui défendaient les révoltés de l'*Amistad* n'étaient pas à proprement parler des abolitionnistes. Pire, ils avaient parfois tendance à célébrer l'héroïsme de l'insurrection d'une manière qui mettait mal à l'aise les abolitionnistes modérés. Les Africains eux-mêmes, grâce à leurs actions sur l'*Amistad*, mais également à la noblesse et à la dignité de leur comportement en prison, continuèrent à créer un intérêt sans précédent pour le sujet pourtant terrifiant des révoltes d'esclaves. Pour beaucoup, et plus particulièrement pour les Africains-Américains, qu'ils soient esclaves ou libres, les rebelles de l'*Amistad* ranimaient l'espoir d'égalité radicale porté par la Révolution américaine¹⁷.

Les insurgés et les réformateurs qui se sont rencontrés dans les prisons du Connecticut représentaient les deux ailes principales d'un mouvement mondial contre l'esclavage. Les rebelles noirs jouaient depuis longtemps déjà un rôle majeur dans la lutte anti-esclavagiste aux États-Unis, notamment grâce à leurs évasions audacieuses qui n'en finissaient pas d'inspirer et de mobiliser les abolitionnistes des États du Nord. L'affaire de l'*Amistad* mit sur le devant de la scène une forme plus controversée de résistance – la rébellion ouverte, absolue – et donna aux esclaves rebelles et à leur action une place plus importante au sein d'un mouvement contre l'esclavage devenu plus large et plus radical. Ce mouvement parviendrait, *in fine*, à établir le droit des personnes non libres à se saisir de leur liberté par les armes, en un geste d'autodéfense, et à revendiquer leur égalité au sein de la société¹⁸.

Même si la résistance des esclaves était omniprésente dans les turbulentes années 1830, les révoltes elles-mêmes étaient peu fréquentes, voire rares, surtout aux États-Unis. Les propriétaires d'esclaves avaient tendance à systématiquement faire suivre une

révolte avortée d'un déluge de pendaisons, de mutilations et d'actes de répression sous d'innombrables formes. La plupart des esclaves, à l'instar du reste de la population, se montraient réticents à l'idée de risquer leur vie avant d'avoir la preuve par l'exemple que la victoire était possible. Il suffisait donc d'un seul succès pour changer définitivement la donne. D'où, en grande partie, l'importance capitale de la Révolution de Saint-Domingue. Les hommes noirs et les femmes noires de Saint-Domingue avaient brillamment démontré que les dominés pouvaient s'affranchir de la domination (« *bottom rail on top*¹⁹ »). Jusqu'en 1839, les esclaves des États-Unis n'avaient connu aucun autre cas de révolte victorieuse. Les esclaves rebelles avaient échoué à New York en 1712 et 1741 ; à Richmond, en Virginie, en 1800 ; en Louisiane en 1811 ; et à Charleston, en Caroline du Sud, en 1822. Cette série d'échecs s'interrompt en 1839 : l'esclavage américain et le mouvement abolitionniste en furent radicalement transformés.

Cette histoire « d'en bas » de la rébellion de l'*Amistad* s'appuie sur une collection unique de sources dans les annales de l'esclavage du Nouveau Monde. Parce que les acteurs de l'insurrection maritime passèrent vingt-sept mois dans le Connecticut (dont dix-neuf en prison), et que leur cause fut à la fois controversée et extrêmement médiatisée, les révoltés rencontrèrent des milliers de personnes, issues de toutes les couches sociales, pendant leur captivité mais aussi en dehors de leur prison.

Les journalistes et les citoyens ordinaires leur rendaient visite pour discuter avec eux par l'intermédiaire d'interprètes, tels que James Covey, un marin mendé. Ils retranscrivaient ce qu'ils avaient appris de la vie des prisonniers : leur métier et leur nationalité (« chasseur, Temne »), l'endroit où ils vivaient en Afrique (« à deux lunes de marche de la côte ») ou encore la manière dont ils avaient été asservis (capturés au cours d'une guerre ou bien kidnappés). D'autres visiteurs croquaient leur portrait. Les phrénologues mesuraient la taille de leur crâne. Des professeurs de Yale, comme Josiah Gibbs, ont entrepris de compiler les termes qu'ils employaient et

INTRODUCTION

d'éditer un lexique de leurs langues respectives. De nombreux visiteurs ont publié leurs découvertes dans des journaux économiques, comme le *New York Journal of Commerce*, ou dans la presse à un sou (« penny-press ») comme le *New York Sun* ou le *New York Morning Herald*, ou dans des périodiques abolitionnistes, comme l'*Emancipator* ou le *Pennsylvania Freeman*. En tout, plus de deux mille cinq cents articles ont été produits à l'époque sur le sujet, dont un bon nombre ont été rédigés par des correspondants qui avaient personnellement rendu visite aux rebelles africains en prison. Nul autre acteur d'une révolte d'esclaves à l'époque moderne n'a suscité un tel corpus de sources, si bien qu'il est possible d'en savoir davantage sur les Africains de l'*Amistad* que sur n'importe quel autre groupe d'esclaves rebelles, et qu'il est possible de les appréhender, individuellement et collectivement, d'une multitude de manières différentes, qu'il s'agisse de leur personnalité et leur sens de l'humour, ou de leur manière de penser et d'agir, spécifiquement ouest-africaine, qu'ils ont mise en œuvre pendant leurs épreuves²⁰.

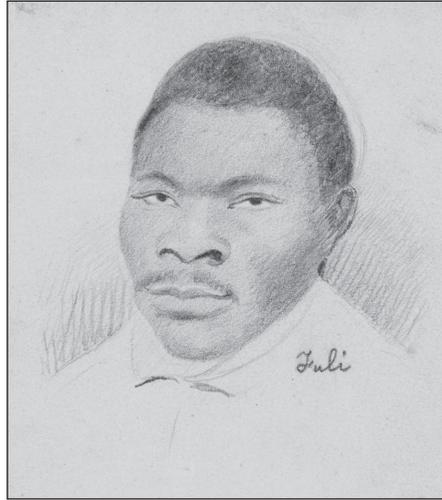
Au cours de leur odyssée, les rebelles de l'*Amistad* se sont battus – parfois aux côtés des abolitionnistes, parfois au contraire contre eux –, pour faire entendre leur propre voix. Comme l'a fait remarquer l'abolitionniste Joshua Leavitt peu après leur déportation sur les côtes américaines, « ces pauvres malheureux, qui ont été jetés en prison et qui ne seront remis en liberté que pour le temps d'un procès où ils joueront leur vie, sont incapables de dire un mot pour se défendre ». Bien sûr, les rebelles ont parlé, et beaucoup, pour se défendre, mais, pendant des semaines, nulle âme n'a été capable de les comprendre. Entre alors en scène un groupe de marins africains, principalement composé de James Ferry, Charles Pratt et James Covey, qui, grâce à leur connaissance d'un grand nombre de langues, ont enfin permis aux rebelles de raconter l'histoire de leurs origines, de leur asservissement et de leur insurrection. James Ferry avait été affranchi de sa condition d'esclave à douze ans, en Colombie, grâce à Simón Bolívar. Charles Pratt et James Covey avaient eu la même chance, mais grâce aux navires anglais qui

patrouillaient en mer pour lutter contre le commerce d'esclaves. Ils avaient une grande expérience de la lutte contre l'esclavage. Les défenseurs de l'esclavage ne voyaient en eux que des marins « à moitié civilisés et totalement ignorants » à qui, à l'instar de tout autre individu noir ou pauvre, il ne fallait jamais accorder le moindre crédit ni la moindre confiance. Les équipages bigarrés (« *motley crew* ») des navires et des ports jouèrent un rôle capital dans l'affaire de l'*Amistad*²¹.

La remarque de Leavitt est extrêmement importante. La lutte des rebelles de l'*Amistad* pour faire entendre leur voix les conduisit à apprendre l'anglais, à étudier la culture politique américaine et à s'en servir pour leurs propres fins, à construire un récit collectif et individuel sur ce qui leur était arrivé, et pourquoi. Malgré tous ces efforts, il ne leur fut pas facile d'être audibles à une telle époque, de faire porter leur voix au-dessus ou au moins au même niveau que celle des chrétiens évangéliques, que celle des avocats, des hommes politiques, des diplomates, des réformateurs anti-esclavagistes issus de la classe moyenne, ou des idéologues pro-esclavagistes. Et force est de constater que leur voix a également beaucoup de mal à être entendue aujourd'hui. Ce livre propose donc une histoire « d'en bas » de la rébellion de l'*Amistad*, qui a pour ambition d'expliquer comment toute cette affaire a commencé, et de revenir sur l'événement fondateur : à savoir l'irruption de rebelles armés sur le pont du vaisseau. En considérant le drame qui se joua devant les cours de justice en relation avec la révolte qui permit la prise du navire, ou, pour le dire autrement, en reliant les actions « d'en bas » et celles « d'en haut », la rébellion dans son ensemble, avec les liens de causalité qui la structurent, apparaît sous une lumière radicalement nouvelle. Cette histoire veut redonner aux rebelles la place qui leur appartient, une place située au centre de leur propre histoire, ainsi qu'au centre de l'histoire plus générale qu'ils ont contribué à façonner. Il s'agit ici de rendre justice à leur quête épique pour la liberté²².

Origine

Un soir de mai 1841, une foule dense se pressait dans l'église presbytérienne de Coates Street, à Philadelphie, afin d'écouter un homme mendé nommé Fuli discourir à propos de ce qu'il appelait le « vol d'homme » dans son pays d'origine, le sud de la Sierra Leone. « Si homme espagnol veut voler homme, il vole pas lui-même, il embauche homme noir ; il paye, mais je sais pas combien. » Fuli fait ici référence à Pedro Blanco, un marchand d'esclaves affable et grand amateur de cigares, et à son allié, le roi africain Siaka, dont les vêtements étaient bordés de dentelles d'or et qui buvait dans des bols en argent, ainsi qu'aux soldats et aux kidnappeurs que ce dernier avait déployés dans l'ensemble des terres intérieures de la côte de Gallinas. « Les attrapeurs d'hommes vivent dans des villages, continuait Fuli, et les hommes honnêtes vivent dans les villes. S'ils viennent dans la ville, les juges disent : “Tu es un homme mauvais. Va-t'en.” » Certains « hommes honnêtes » prenaient des mesures plus radicales : ils tiraient à vue sur les voleurs d'hommes comme ils l'auraient fait sur n'importe quelle autre bête de proie, « des lions ou des tigres ». Fuli avait comme d'autres tenté de se prémunir des marchands d'esclaves, mais sa présence à Philadelphie était la preuve vivante que, souvent, ces précautions se révélaient insuffisantes. Dans la suite de son discours, Fuli prouva à l'auditoire combien il connaissait la Bible en interprétant son expérience et celle de ses camarades de l'*Amistad* à l'aune du Livre : « Le voleur d'homme, il marche de travers, il marche pas droit, il s'est écarté du chemin de la paix, il prend des sentiers détournés. Il marche dans



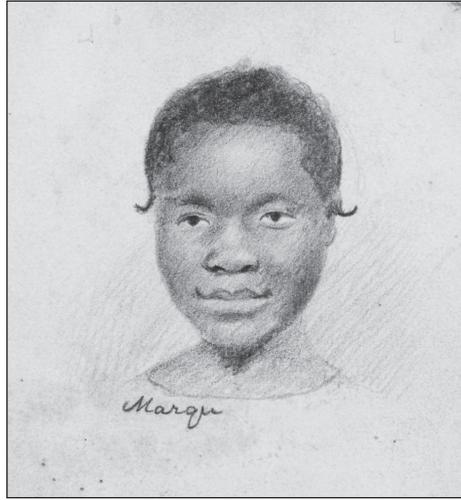
Fuli

les ténèbres, aussi, il marche pas à la lumière du jour. » En une seule phrase, Fuli avait fait référence, de manière à peine voilée, au Deutéronome (24,7) aux Psaumes (82,5) et à Isaïe (59,8)¹. Lui-même s'était fait enlever deux ans et demi plus tôt par ceux qui marchent – et asservissent – dans les ténèbres².

Jusqu'à ce moment qui allait sceller son destin, Fuli, dont le nom signifie « Soleil », avait vécu à Mano avec ses parents et ses cinq frères. Humbles, ils gagnaient leur vie en cultivant le riz et en confectionnant des vêtements. Un portrait dessiné par un jeune artiste américain, William H. Townsend, le représente portant la moustache, le visage large, les pommettes proéminentes, un grand front avec un début de calvitie et des yeux en amande extrêmement reconnaissables. Il mesurait 1,62 m, était semble-t-il célibataire et prétendait être « dans la force de l'âge », ce qui voulait sans doute dire qu'il approchait de la trentaine. D'après ceux qui le connaissaient, Fuli était d'une « grande noblesse », et, selon tous les témoignages, il ne se serait jamais laissé capturer sans résistance³.

Une nuit, dans l'obscurité, un groupe de soldats du roi Siaka encercla Mano et incendia la ville. Fuli disait que « certains des siens furent tués, et qu'il fut fait prisonnier avec les autres ». Apparemment séparé de sa famille (leur sort reste inconnu), il commença

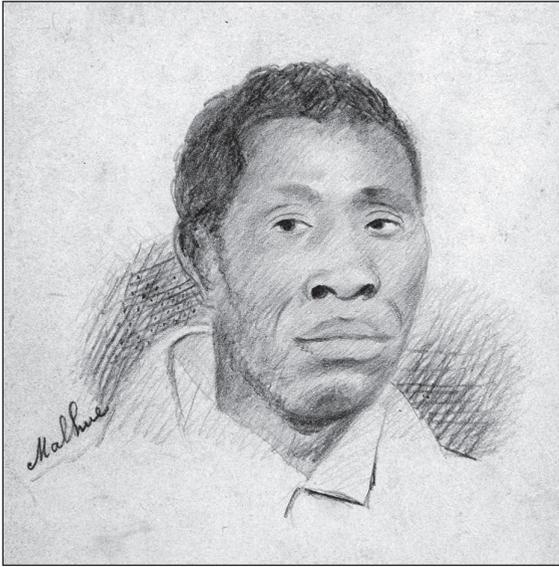
ORIGINE



Margru

une marche forcée d'un mois à travers le pays vaï, jusqu'au fort Lomboko, sur la côte, où il fut acheté par le célèbre Pedro Blanco. Il fut la victime d'un *grand pillage*^{4*}, une forme de guerre extrêmement brutale et rapide qui joua longtemps un rôle primordial dans l'approvisionnement en esclaves des navires négriers⁵.

Margru, l'une des quatre enfants qui se trouvaient à bord de l'*Amistad*, emprunta un chemin différent pour embarquer à bord du navire négrier. Née en pays mendé, elle devait avoir autour de neuf ans et mesurait un peu plus de 1,30 m. Son nom était destiné à refléter l'amour et l'affection de ses parents. Townsend l'a esquissée avec un front large et haut, des cheveux bouclés plaqués derrière les oreilles, et l'ébauche d'un sourire. Elle était d'un naturel agréable, calme, réservé, et plutôt timide. Elle vivait avec ses parents, ses quatre sœurs et ses deux frères. Son père, marchand, avait eu recours à des crédits pour financer ses affaires, et, incapable de rembourser ses créanciers, mit sa fille Margru en gage, c'est-à-dire qu'il la confia aux mains d'un autre marchand pour une période de temps donnée, en tant que garantie sur les marchandises qu'on lui avait vendues à crédit. Se servir d'individus comme caution était à l'époque une pratique courante dans de nombreuses régions d'Afrique de l'Ouest. Quand son père se révéla incapable



Moru

de rembourser sa dette, elle devint esclave pour combler le manque à gagner des marchands⁶.

Moru était gbandi. Il était né à Sanka. La vie fut dure avec lui : ses parents moururent quand il était encore enfant. Il ne subsiste aucune source pouvant nous indiquer comment il a grandi, ni avec qui, mais une chose est sûre : il fut guerrier avant d'être esclave ; sans doute fut-il capturé au cours d'un combat. Son maître, Margona, était membre de ce qui allait devenir l'une des familles principales de la région de Barri, dans le district de Pujehun, en terres golas. Il était très riche, et avait « dix femmes et de nombreuses maisons ». Pour une raison inconnue, Margona en vint à vendre Moru à un marchand d'esclaves, et, en vingt jours (soit sans doute plusieurs centaines de kilomètres), ce dernier l'emmena à Lomboko, où il fut vendu à Belewa, surnommé « Grande Moustache » (« *Great Whiskers* »), un Espagnol. Moru était décrit comme « un homme d'âge moyen, de 1,78 m, avec toutes les caractéristiques habituelles des Nègres ». Le portrait qu'en fit Townsend représente un homme aux petits yeux, aux lèvres charnues, aux pommettes hautes, et arborant une expression pleine de méfiance⁷.

ORIGINE

Le réseau de l'esclavage atlantique était aussi immense que complexe, et parmi les nombreuses personnes qui présidèrent aux destinées de Fuli, de Margru et de Moru, mais aussi du roi Siaka et de ses guerriers ou de Pedro Blanco et ses surveillants, beaucoup vivaient en réalité bien loin des rivages où se déroulait ce sinistre commerce de chair. Des décisions prises par des rois, des reines et des présidents, des fonctionnaires impériaux, des marchands et des propriétaires de plantations, exercèrent une influence capitale sur ce qui arriva à ces deux hommes et à cette petite fille qui se retrouvèrent ensemble à Lomboko, avant d'être embarqués à bord d'un navire négrier faisant voile vers La Havane. Des forces intercontinentales et transocéaniques reliaient l'Angleterre et l'Espagne à la côte de Gallinas, et, à travers l'Atlantique, à toutes les sociétés esclavagistes des Amériques, et plus particulièrement à Cuba, au Brésil et aux États-Unis. Les processus et la logique qui gouvernaient, de très loin, la vie des captifs à Lomboko, ainsi que celle de millions d'autres, avaient été clairement expliqués une génération plus tôt, dans un pamphlet pour le moins inhabituel publié à Londres.

La voix du sang

En 1792, alors qu'en Grande-Bretagne l'agitation populaire en faveur de l'abolition du commerce d'esclaves était à son comble, un abolitionniste publia un pamphlet anonyme dans lequel Cushoo, un Africain qui s'était retrouvé dans les fers à la Jamaïque, engageait une conversation avec un gentilhomme anglais judicieusement nommé M. English. Cushoo avait appartenu à un ami de M. English. Voici comment débute leur conversation : « Ah ! Missié⁸ Buckra. Pitié pour un pov'Nègre. » Ce à quoi M. English répond : « Eh bien, Cushoo, raconte-moi donc, quel est le problème ? » Le problème, en un mot, est alors ramené à l'intrication de l'esclavage et du capitalisme – ou, plus précisément, réside dans la manière dont un système mondial fondé sur l'exploitation et la violence cache sa vraie nature en prenant la forme d'inoffensives marchandises, comme le sucre et le rhum produits par le travail des esclaves. Ces marchandises, M. English, comme beaucoup

d'autres tout autour du globe, les consomme sans avoir la moindre conscience de la manière dont elles sont produites ni de leur coût humain⁹.

M. English ne comprend pas, si bien que Cushoo, armé d'une patience infinie et en apparence extrêmement respectueux, prend le temps de répondre à ses questions, jusqu'à en arriver à remettre en cause les rationalisations qui les sous-tendent. Il explique en des termes simples et saisissants la manière dont fonctionnent en vérité le commerce des esclaves et l'esclavage. Il montre que le plaisir que prend M. English à manger des sucreries dépend du malheur d'un grand nombre d'hommes, ceux qui produisent ce sucre et sont violemment exploités à la Jamaïque, mais restent complètement invisibles en Angleterre. Les chaînes matérielles de l'esclavage et la grande chaîne mondiale des marchandises sont intimement entrelacées.

La conversation avançant, Cushoo en vient en réalité à donner au gentilhomme anglais une véritable leçon d'économie politique sur le capitalisme mondial. Le message principal est que tout se transforme inexorablement en marchandise. Le « pauvre Nègre est acheté et vendu comme du bétail ». Le commerce des esclaves est alimenté par « la fine, le rhum, les mousquets et la poudre », qui créent des guerres dans toute l'Afrique de l'Ouest, et permettent ainsi de produire la marchandise ultime de l'Atlantique : l'esclave. En consommant des produits comme du sucre ou du rhum, M. English, même s'il ne s'en rend pas compte, soutient le commerce des esclaves et la violence extrême sur laquelle il repose.

« De quelle manière ? », demande alors le gentilhomme qui commence à être troublé.

La réponse fuse : « Vous payez pour l'enlèvement et le meurtre d'un pauvre Nègre. »

« E. Comment ça ? Je ne comprends pas ce que vous dites.

C. J'vais tâcher d'vous faire comprendre, Missié. Vous payez vot'épicier ?

E. Et heureusement, sinon je n'y serais plus le bienvenu.

C. Et l'épicier, alors, il paye le marchand – le marchand des

ORIGINE

plantations de sucre – et le marchand, il paye le capitaine de navire négrier, et le capitaine, il paye le Panyarer [le ravisseur], le Cabosheer [le chef du village], ou bien le Roi Noir.

E. Si vous continuez comme ça votre petite ronde, en moins d'une heure, nous serons tous des voleurs et des meurtriers.

C. C'est pas une ronde, Missié, c'est une ligne droite – complètement droite. »

Cushoo invite alors M. English à suivre la piste de l'argent, celui qui a servi à créer la marchandise, de l'Angleterre à la Jamaïque, puis en Afrique, avant de revenir en Angleterre. Il veut que M. English se joigne au boycott abolitionniste du sucre, un boycott qui était alors en plein essor en Grande-Bretagne. Cushoo a appris des luttes précédentes ce qu'il est maintenant possible de faire. Son ami « Yalko, il dit que ça fait un bout de temps qu'ils ne boivent plus de thé aux Amériques, que ceux de Boston, ils ont tout jeté dans la mer ! Haha ! Ils ont fait du thé à l'eau salée ! ». Se rebeller à l'échelle de l'Atlantique signifiait renoncer une fois pour toutes au thé, d'où la Boston Tea Party¹⁰, et, maintenant, le boycott du sucre. L'heureuse combinaison de connaissances historiques, d'expérience du monde et d'éloquence pidgin dont fait preuve Cushoo finit par convaincre M. English de rejoindre le boycott du sucre.

Ce pamphlet mettait en scène ce qui deviendrait par la suite l'un des slogans du mouvement contre l'esclavage : « Le sucre est fabriqué avec du sang ! » L'idée était d'ailleurs annoncée dans le titre même du pamphlet : *Pas de rhum ! Pas de sucre ! Ou, La Voix du sang*. Cushoo est donc choisi pour être la « voix du sang » afin d'illustrer deux passages de la Bible :

Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi.

Genèse 4,10

Que mon Dieu me garde de faire cela ! Boirais-je le sang de ces hommes qui sont allés au péril de leur vie ?

I, Chroniques 11,19

Peut-être pour la première fois de toute l'histoire, un membre d'un mouvement de masse qui luttait pour un changement social fondamental menait de front une critique populaire de l'exploitation du travail, de la forme marchandise, et du marché mondial capitaliste. Dans le récit que propose l'auteur du pamphlet, les consommateurs sont en réalité des vampires inconscients.

Fuli, Margru, Moru, et en fait tous les Africains de l'*Amistad* illustrent l'argument de Cashoo. Les voleurs d'hommes marchaient peut-être « de travers », comme le disait Fuli, mais la ligne du Passage du Milieu, qui reliait l'expropriation en Afrique à l'exploitation aux Amériques, était bien droite, et constitua l'un des axes principaux sur lesquels se bâtit le capitalisme moderne. Il y avait tellement de bénéfices à faire avec ce système mondial de production sucrière, un système qui provoqua l'asservissement des Mendés, des Gbandis, des Temnes, des Konos, et des autres ethnies habitant l'intérieur des terres de la côte de Gallinas d'Afrique de l'Ouest ; qui entraîna leur traversée de l'Atlantique à bord d'un navire portugais ou brésilien, le *Teçora*, leur arrivée à La Havane, à Cuba, et leur nouvel embarquement à bord de l'*Amistad*, pour gagner Santa María del Puerto del Príncipe et ses terres intérieures en plein essor économique grâce à la production du sucre. Les Cubains avaient d'ailleurs fait leur cet aphorisme : « *Con sangre se hace azúcar* » – « Le sucre est fabriqué avec du sang »¹¹.

L'Atlantique en 1839

Les ramifications atlantiques de la rébellion de l'*Amistad* sont nombreuses ; elles aboutissent en Europe, à Londres et Séville, au cœur des empires britannique et espagnol, dans la mesure où leurs monarques, la reine Victoria et la reine Isabelle, manifestèrent un vif intérêt pour l'affaire ; à Cuba et au nord des Caraïbes, où les rebelles étaient censés finir leur vie comme esclaves et où la révolte éclata ; dans le Connecticut et à Washington, où eurent lieu les procès dans lesquels s'impliquèrent des hommes politiques américains de haute volée, dont un président et un ancien

président des États-Unis, mais également des réformateurs de la classe moyenne ; et, bien sûr, en Afrique de l'Ouest, sur la côte de Gallinas et à l'intérieur des terres, où vivaient Pedro Blanco, le roi Siaka, Fuli, Margru et Moru. L'économie capitaliste en plein essor reliait tous ces individus entre eux, quelles que soient leur classe sociale ou leur région d'origine, dans la transformation radicale de l'économie de l'espace atlantique qui combinait à la fois la servitude et l'industrialisation¹².

En 1839, la Grande-Bretagne était « l'atelier du monde ». Elle était la première nation industrialisée et la première des puissances impériales, en grande partie grâce à la Royal Navy. L'industrie et la puissance maritime marchaient main dans la main : les navires marchands opéraient la liaison entre les différents marchés mondiaux, tandis que les navires militaires protégeaient les intérêts de l'Empire partout où cela était nécessaire. Le rôle de l'Angleterre dans l'affaire de l'*Amistad* fut indirect mais décisif. Le mouvement social qui avait inspiré *La Voix du sang* était parvenu à abolir le commerce des esclaves en 1807, et avait poussé l'État à conclure des traités avec l'Espagne et le Portugal afin que ces deux empires y mettent également fin. Depuis, la marine anglaise patrouillait le long de toutes les côtes d'Afrique de l'Ouest afin d'intercepter les navires négriers illégaux : l'Angleterre leur menait une véritable guerre maritime. La côte de Gallinas était l'un des principaux champs de bataille, surtout à partir de 1838, quand ce même mouvement social avait réussi à interdire l'esclavage dans tout l'Empire britannique. Pedro Blanco et ses *factories* d'esclaves étaient des cibles de choix pour les patrouilles qui luttèrent contre la traite négrière¹³.

L'Espagne avait longtemps dominé le monde atlantique, mais, en 1839, son empire tombait en miettes, en grande partie en raison des guerres d'indépendance en Amérique du Sud qui l'avaient beaucoup affaibli entre 1808 et 1829. Seul un colosse se dressait encore au milieu des ruines : Cuba. Cette colonie dynamique ne devait son rang de premier producteur de sucre qu'à la révolution qui avait eu lieu une génération plus tôt dans la colonie voisine de Saint-Domingue, où 500 000 esclaves étaient parvenus à changer le cours de l'histoire mondiale. Jusqu'en 1791, Saint-Domingue avait en effet produit presque un tiers du sucre mondial, un sucre « fabri-

qué avec du sang » dans des conditions particulièrement horribles. Cette révolution, associée au déclin de la production de sucre dans les colonies britanniques après l'abolition de la traite, avait ouvert le marché aux planteurs de Cuba et du Brésil, qui devinrent alors les plus grands consommateurs de travailleurs africains asservis de tout le début du XIX^e siècle. En 1839, les esclaves d'ascendance africaine représentaient 45 % du million d'habitants qui vivaient alors à Cuba. Le commerce illégal des esclaves explosa et la production de sucre grimpa en flèche. En à peu près un demi-siècle, entre la Révolution de Saint-Domingue et la révolte de l'*Amistad*, la production de sucre de Cuba fut multipliée par neuf, faisant de la colonie espagnole le premier fournisseur mondial de cette denrée. La voix du sang criait, et son appel se faisait de plus en plus pressant¹⁴.

Les États-Unis gagnaient progressivement en puissance, et étaient parvenus à créer un immense empire continental, un empire qui était déjà déchiré par un conflit fondamental autour de l'institution de l'esclavage. Avec ses terres intérieures agricoles extrêmement productives, fondées sur les fermes familiales et le travail libre dans le Nord et sur les plantations et le travail des esclaves dans le Sud, ainsi qu'une classe de travailleurs industriels en plein essor et à l'origine établis dans le Nord-Est, les États-Unis continuaient leur inexorable expansion – leur « destinée manifeste¹⁵ » – tandis que, les uns après les autres, les groupes indiens-américains payaient le prix de ce destin et étaient victimes de sanglantes expropriations. Pendant que l'esclavage colonisait progressivement l'Ouest, le mouvement abolitionniste se développa en se fondant sur une logique de polarisation entre le Nord et le Sud. L'arrivée des rebelles de l'*Amistad* sur la côte de Long Island en août 1839 était considérée, par une certaine frange des abolitionnistes, comme positivement providentielle. Enfin, ils pouvaient frapper fort et interpeller toute la nation¹⁶.

Quand les Africains de l'*Amistad* quittèrent Lomboko en avril 1839, leur navire était en réalité porté par une lame de fond de résistance à l'esclavage qui grossissait dans tout l'Atlantique depuis une génération. De Toussaint Louverture à David Walker et Nat Turner, les rebelles, aux États-Unis comme dans les Antilles et les Caraïbes, combattaient un ennemi commun. À cette époque,

des troubles, nés des mêmes revendications, agitaient également leurs terres natales : les captifs du roi Siaka, enfermés dans des « villes d’esclaves », se soulevèrent et menèrent, de 1825 à 1842, un combat aussi âpre que long pour leur liberté. Ce combat, que l’histoire retiendra comme la « révolte des Zawos », se solda par une victoire partielle des insurgés. On peut considérer la rébellion de l’*Amistad* comme une extension océanique de cette lutte qui secoua l’Afrique de l’Ouest, et, pour peu que l’on essaye de déployer une géographie de la résistance atlantique, comme une sorte de point de contact entre les luttes au Brésil, à Cuba, à Haïti, à la Jamaïque et en Virginie. Avec la révolte menée par un esclave de la Virginie, Madison Washington, à bord d’un navire négrier américain, le *Creole*, en novembre 1841, elle couronne une vague décisive de rébellions qui s’étendit sur plus d’une décennie¹⁷.

Les origines des Africains de l’Amistad

Malgré les efforts de la traite pour créer une masse de travailleurs anonymes et sans visage pour ses plantations, il est possible de connaître les Africains de l’*Amistad* en tant qu’individus – qui ils étaient, d’où ils venaient, à quelle nation et à quelle ethnie ils appartenaient, quels métiers ils avaient pu exercer, quel type de famille les avait vus naître, quels étaient leur âge, leur taille, et, enfin, comment ils avaient été asservis et menés au fort Lomboko sur la côte de Gallinas. Si nous pouvons apprendre beaucoup de choses à propos des trente-six hommes et enfants qui étaient encore en vie au début des années 1840, il est plus difficile d’obtenir des informations s’agissant des huit autres individus dont nous ne connaissons que le nom. Au final, nous savons donc au minimum l’identité de quarante-quatre des Africains qui étaient à bord de la goélette au moment de l’insurrection, sur un total de cinquante-trois. Il reste peu de traces des neuf autres. Une chose est certaine : tout ce qu’accomplirent les rebelles, du moment de leur mise en esclavage jusqu’à leur retour en Afrique et ce qui leur arriva ensuite, était profondément ancré dans les expériences qu’ils firent en Afrique avant leur capture¹⁸.

Les Africains de l'*Amistad* appartenait à différentes ethnies : sur les cinquante-trois personnes présentes sur le navire, on compte au moins neuf groupes différents. Le groupe le plus représenté était les Mendés. Sur les trente-sept dont l'identité culturelle est connue, au moins vingt-cinq, et au plus vingt-huit, dont Fuli et Margru, se définissaient comme mendés. Quatre Africains – Moru, Burna (le plus âgé des esclaves de l'*Amistad*), Sessi et Weluwa – étaient gbandis. Bagna, Konoma et Sa étaient konos. Pugnawwni venait du territoire kono de Sando. Pie et son fils Fuliwulu étaient temnes, tandis que Gnakwoi était loma. Beri était gola et Tua bullom. Burna a émis l'hypothèse que, sur les dix hommes qui moururent en mer après la rébellion, l'un était kissi et un autre appartenait à la confédération multiethnique de Kondo. Étaient donc représentés sur le navire les groupes culturels principaux du sud et de l'est de la Sierra Leone de la première moitié du XIX^e siècle. Tous, à l'exception des Bulloms, vivaient dans l'intérieur des terres, dans des régions éloignées de quatre-vingts à quatre cents kilomètres des côtes¹⁹.

Si les histoires et les cosmologies de ces groupes différaient, ils partageaient en revanche un certain nombre de caractéristiques culturelles, de pratiques et de croyances, plus particulièrement en ce qui concerne les liens de parenté, la famille, les esprits des anciens et l'au-delà. La plupart de ces individus vivaient dans des hameaux, des villages ou des villes constitués de petites maisons de forme conique, construites avec de la terre et des clayonnages de poteaux, avec des toits en chaume et des sols de terre battue. De nombreux hameaux, surtout chez les Mendés, étaient entourés de palissades pour les protéger des guerres, qui étaient chroniques. Les murs qui entouraient les villes étaient hauts de trois à cinq mètres, épais d'un mètre à la base, de quarante-cinq centimètres au sommet, et hérissés de poteaux taillés en pointe. Selon la taille de l'agglomération – de deux hectares et demi à vingt hectares –, l'enceinte était reliée au monde extérieur par quatre à six portes extrêmement bien gardées²⁰.

L'islam se répandait progressivement dans la région, surtout parmi les membres des classes supérieures, qui se convertissaient, souvent de manière superficielle et recouvraient d'une fine couche de nouvelles pratiques religieuses un noyau profondément ancré de croyances spirituelles traditionnelles.



Les « saints » musulmans, qu'on nommait aussi bien marabouts qu'hommes-*mori* (« *mori-men*²¹ ») ou hommes-livres, étaient de plus en plus nombreux sur la côte de Gallinas et à l'intérieur des terres, et occupaient des positions de pouvoir, servant souvent de conseiller aux chefs et aux rois (c'était par exemple le cas pour le roi Siaka). Ils jouaient également un rôle en période de guerre en fabriquant des charmes et des amulettes, qu'on appelait gris-gris, et qui étaient censés protéger le guerrier qui les portait grâce à leur puissance protectrice surnaturelle. Quelques mots en arabe sur un petit morceau de parchemin participaient souvent de l'élaboration d'un charme ou d'une « médecine ». Le second de Cinqué sur l'*Amistad*, Grabeau, avait observé des gens de son village écrire « de droite à gauche ». Et l'abolitionniste irlandais Richard Robert Madden découvrit que l'un des Africains sans nom de l'*Amistad* savait réciter ses prières en arabe²².

Les Africains de l'*Amistad* venaient d'une région quasiment inconnue à l'époque pour les individus d'ascendance européenne. Même si les Européens faisaient du commerce en Sierra Leone depuis le xvi^e siècle, et avaient cartographié ses côtes, bien peu s'étaient aventurés à l'intérieur des terres, et, par conséquent, ils ne savaient rien des Mendés, dont la première mention dans un texte imprimé ne date que de 1795. Jusqu'à l'arrivée de l'*Amistad* au Connecticut, il n'existait pas de pays mendé sur les cartes d'Afrique de l'Ouest. Dans les années 1830, les individus auxquels le terme ferait référence par la suite – principalement des « Africains libérés » par les Britanniques après la capture d'un navire négrier, et qui s'établirent presque tous près de Freetown – étaient connus sous un autre nom : Kossa, ou encore Kosso ou Kussoh. Voilà qui ajoutait la confusion à l'ignorance. Un abolitionniste américain expliqua d'ailleurs que « nous avons un livre dans lequel le pays était désigné sous le nom de *Kossa*, mais ils [les Africains de l'*Amistad*] nous dirent que ce n'était pas là le vrai nom de leur pays, que c'était un terme péjoratif qu'utilisaient les Anglais et ceux qui ne les aimaient pas pour désigner les Mendés. Que ce soit leurs professeurs ou leurs amis, jamais personne ne les a d'ailleurs entendus utiliser le terme *Kossa* ». Et, effectivement, il s'agit bien d'un terme péjora-

tif, utilisé par les colons acculturés et les esclaves d'ascendance africaine récemment affranchis emmenés en Sierra Leone par les Britanniques. Les Africains de l'*Amistad* s'identifiaient eux-mêmes par leur ville ou village d'origine, ainsi que par leur chef, et non par leur groupe linguistique²³.

Ceux qui avaient pénétré le pays mendé ou ses alentours au milieu du XIX^e siècle imaginaient qu'il s'agissait d'un immense territoire doté d'une grande population. George Thompson, un missionnaire et abolitionniste américain, qui vécut parmi les Mendés et échangea à ce propos aussi bien avec des Africains qu'avec des voyageurs occidentaux, pensait que le pays de ses hôtes s'étendait « de plusieurs centaines de kilomètres vers l'est – atteindre les frontières de ce pays prend plusieurs semaines. Ceci, nous le savons car nous avons souvent croisé des personnes de l'intérieur des terres qui venaient d'aussi loin. Il ne fait aucun doute que plusieurs millions de personnes parlent la langue mendé, dans la mesure où il faut s'enfoncer de plus de trois cents kilomètres à l'intérieur des terres pour entendre cette langue dans toute sa pureté ». Un missionnaire britannique du nom de A. Menzies fit remarquer par la suite que le mendé était parlé dans douze districts, et qu'il n'en avait pu visiter que trois au cours d'un voyage de plus de cent trente kilomètres. Lui aussi était persuadé que le pays mendé était gigantesque. Les Africains de l'*Amistad* eux-mêmes dirent d'ailleurs à leurs divers professeurs que le pays mendé était « un pays *très très* grand ». En réalité, il s'agissait moins d'un pays que d'une constellation de petites sociétés locales faiblement connectées entre elles qui parlaient une langue commune, même si cette dernière connaissait beaucoup de variations selon les régions²⁴.

D'où venaient donc ces innombrables individus ? Certains vieux Mendés (« *old Mendians* ») avaient raconté au missionnaire John Brooks que « leurs ancêtres étaient venus de l'Est », avaient fait la guerre aux tribus de l'Ouest, avaient réussi à prendre de grandes villes, s'étaient installés et avaient construit des fermes en chemin, et s'étaient mariés ou avaient conclu des alliances « avec les gens qui les entouraient ». Les anciens décrivaient en réalité succinctement ce qui est aujourd'hui connu par les historiens sous le nom d'« invasion des Manes », quand des guerriers mendés envahirent

le sud et l'ouest de la Sierra Leone au milieu du XVI^e siècle, s'y installèrent et, ce faisant, bouleversèrent de manière pérenne la géographie politique et culturelle du sud du pays. Si, au cours des deux siècles qui suivirent, les Mendés continuèrent à parler la même langue et à avoir une culture semblable, et ce sur une grande zone géographique, jamais ils ne formèrent un État politique, et ils n'avaient que très peu l'impression de partager une identité commune. Les guerriers victorieux se contentèrent de réunir leurs familles, leurs amis et leurs soldats pour former des fermes et des villages sur ces terres nouvellement acquises, sans se préoccuper de forger des alliances politiques plus larges²⁵.

La plupart du temps, chez les Mendés, le statut de chef était gagné et non hérité. Le rôle de roi, de chef et de « *big man*²⁶ » avait tendance à revenir, dans ces petites sociétés décentralisées, à ceux qui avaient le plus de ressources et de compétences économiques et militaires. Ces chefs, travaillant généralement de concert avec le conseil des anciens, dirigeaient des sociétés patrilocales et patrilineaires, ce qui signifie que les familles nouvellement établies s'installaient chez ou près de la famille du mari, et que la lignée masculine définissait à la fois l'identité et la transmission de la propriété. Les Mendés étaient de plus polygames : un homme pouvait avoir deux ou trois femmes en même temps, à condition d'être suffisamment riche. « La polygamie est courante chez les classes les plus riches », expliquaient les Africains de l'*Amistad*. Les « *big men* » de la région possédaient « beaucoup d'épouses, et un roi pouvait en avoir des centaines ». Le fils de Siaka, le roi Mana du Vaï, par exemple, avait, disait-on, cinq cents épouses. L'appropriation des femmes par les plus riches provoquait souvent une pénurie pour les hommes les plus pauvres, pour qui il devenait parfois même « difficile d'en obtenir une seule ». Le prix d'une bonne épouse pouvait être prohibitif – il était en moyenne de quatre à six bœufs, sans compter les autres marchandises. La richesse dans la société mendée était donc établie par le nombre de femmes, d'enfants, d'esclaves et de têtes de bétail qu'un homme possédait. Seuls treize des Africains de l'*Amistad* indiquèrent avoir une épouse, ce qui nous renseigne à la fois sur leur classe d'origine et sur leur relative jeunesse²⁷.

ORIGINE

Presque tous ceux qui furent emprisonnés à bord de l'*Amistad* étaient des roturiers, et plus précisément des fermiers ou des artisans. Les roturiers du pays mendé étaient riches – à mille lieues du fantasme impérial du « sauvage mourant de faim ». L'igname sauvage et les noix de coco permettaient de survivre sans trop travailler. « Une main prodigue a éparpillé mille bénédictions en ce pays », admettait Thompson avec une pointe d'exaspération, lui qui cherchait – difficilement – à plier ses nouveaux convertis à l'éthique protestante du travail. Parmi ces bénédictions, nous pouvons citer les noix, les raisins, les ananas, les orangers et les figuiers. Apprendre à survivre dans la brousse était essentiel. Comme les Africains de l'*Amistad* l'expliquèrent à leur professeur, « notre sol est extrêmement productif, et nous n'avons pas besoin de travailler beaucoup pour profiter de tous les comforts de la vie »²⁸.

Seuls quatre des Africains de l'*Amistad* prétendirent appartenir à une forme ou une autre d'élite. Gbatu expliqua que son père « était un gentilhomme et ne travaillait pas ». Le père de Fakinna, Bawngé, était « un chef ou un roi » à Dzhopoahu, dans le pays mendé. Il semblerait également que le père de Cinqué ait été un homme important dans sa propre société. Plusieurs captifs avaient été, à l'autre bout de l'échelle, esclaves. Yaboi s'était fait capturer quand des soldats avaient encerclé son village lors d'un *grand pillage** et avait ensuite servi un maître mendé pendant dix ans, avant d'être finalement vendu à « Luiz, l'Espagnol ». Pugnwawni, un Sando, avait été asservi et forcé à cultiver le riz deux ans durant avant d'être vendu à des marchands espagnols de la côte. Kinna, lui, avait connu les deux extrémités de la structure sociale : son père était un noble, mais après la mort de ce dernier, Kinna fut asservi par son roi (probablement parce que son père avait une dette envers lui) qui le donna à son fils en pays bullom. Puis il fut vendu à un autre Bullom, qui le vendit à son tour à un Espagnol, au fort Lomboko²⁹.

Les Mendés, à l'instar des Temnes et de nombreuses autres ethnies vivant dans la région de Gallinas, étaient en général des fermiers qui cultivaient le riz. La plus grande partie des Africains de l'*Amistad* avait donc travaillé dans des champs rizicoles. Cinqué, Grabeau, Ba et Bagna se décrivaient d'ailleurs eux-mêmes comme

des « planteurs de riz », tandis que plusieurs autres mentionnaient le riz comme culture principale de la Côte des Graines. Les terres rizicoles étaient possédées collectivement et le travail était coopératif. Les hommes et les femmes labouraient le sol généreux tandis que les plus jeunes et les plus vieux se chargeaient de chasser les petits oiseaux jaunes qui pouvaient détruire les rizières. Dans un système de culture du riz en hautes terres qui dépendait avant tout de la pluie, les Mendés travaillaient un lopin de terre donné deux ou trois ans d'affilée puis le laissaient en jachère pendant cinq ou six années avant de recommencer à le cultiver. Les femmes jouaient un rôle particulièrement important dans le battage du riz, et, selon l'anthropologue Kenneth Little, les techniques qu'elles développèrent à cet effet ont grandement influencé les formes de danse qu'elles pratiquaient : « Il existe une similarité frappante entre le rythme et les mouvements des danseuses mendées et le rythme et les mouvements d'une femme mendée en train de battre le riz en le piétinant. » Le riz qu'ils faisaient pousser était aussi bien consommé que vendu, et le commerce du riz se développa en même temps que le commerce des esclaves. Le riz était en effet l'un des principaux aliments destinés aux esclaves, et ce aussi bien sur terre, dans les *barracoons*, qu'en mer, à bord des navires négriers. Il est probable que certains des Africains de l'*Amistad* avaient nourri le monstre qui allait par la suite les dévorer³⁰.

Leurs communautés étaient des sociétés complexes, et ils étaient nombreux à exercer plusieurs métiers. Burna le jeune « était forgeron dans son village et fabriquait des houes, des haches et des couteaux ; il cultivait également le riz ». Sessi, un Gbandi, était également forgeron, un art que lui avait enseigné son frère et auquel on associait prestige et pouvoir spirituel. Grabeau cultivait du riz et était commerçant : il faisait de longs voyages, au cours desquels il apprit quatre langues régionales, pour vendre de l'ivoire et du bois de cœur (ou bois de cam). Pie, lui, était chasseur. Il prétendait avoir tué cinq léopards en pays temne, « trois sur terre et deux dans l'eau », ce qui lui avait valu, semblerait-il, une distinction royale. Une peau de léopard « était accrochée dans sa hutte, pour montrer qu'il était chasseur ». Son arme de prédilection était selon toute vraisemblance un mousquet européen. Sa main arborait des cica-

trices « blanchâtres, conséquence de l'explosion d'un canon qu'il avait trop chargé en poudre alors qu'il essayait de faire preuve de sa dextérité »³¹.

La division du travail était suffisamment développée dans le pays mendé et dans les autres sociétés de la région pour que la production de fer et les manufactures de coton occupent une place de choix dans leur économie politique. Le minerai de fer était d'excellente qualité dans cette partie de l'Afrique, et nombreux étaient ceux qui savaient comment travailler le métal, à l'instar de Burna le jeune et de Sessi. Les outils qu'ils fabriquaient à partir du « vrai fer du pays » avaient à leurs yeux bien plus de valeur que ceux d'importation européenne. Dans toute la région de Gallinas, et plus particulièrement au pays mendé, la culture du coton remontait au moins au XVII^e siècle. L'un des Africains de l'*Amistad* expliqua à son professeur : « Le coton rend les collines *blanches*. » George Thompson, qui avait énormément voyagé en pays mendé, nota : « Partout où je vais, je vois des femmes filer et des hommes tisser leurs "habits du pays". » Les tisserands filaient le coton et le teignaient en rouge (avec du bois de cœur), en jaune (avec un « arbre de Bassel »), en bleu (grâce à un buisson vert qu'ils appelaient le serang) ou en vert (en mélangeant bois de cœur et « arbre de Bassel »), puis le tissaient en bandelettes de quinze centimètres qu'ils cousaient ensemble, obtenant ainsi des vêtements qui leur permettaient de s'habiller et de faire du troc. Il existait un grand marché et une forte demande pour ces « habits du pays », comme on les appelait. Plusieurs des Africains de l'*Amistad* étaient des tisserands compétents qui pratiquèrent leur art pendant leur séjour en prison et y firent des serviettes « de style africain, à franges ». Comme tout artisan fier de son savoir-faire, après leur sortie de prison, ils ne perdirent pas une occasion de les exhiber lors des réunions publiques³².

Les Africains de l'*Amistad* étaient très majoritairement des citadins. Foone avait vécu dans la « grande ville » de Bumbe, tandis que Gnakwoi venait de Tuma, « la plus grande ville du pays balu ». Ils insistèrent beaucoup sur le fait que leurs villes natales avaient à peu près la même taille que New Haven, dont la population avoisinait en 1840 les douze mille habitants, ce qui suggère que le pays mendé

était très urbanisé. Le passé citadin des rebelles est parfaitement illustré par le commentaire de Fuli à propos de la manière dont les voleurs d'hommes s'attaquaient avant tout aux habitants des villes, et peut-être d'une manière encore plus frappante par le fait qu'une douzaine au moins d'Africains de l'*Amistad* furent capturés et asservis alors qu'ils étaient « sur la route », voyageant d'un lieu à un autre, le plus souvent pour « acheter des habits ». Les meneurs de la rébellion, Cinqué et Grabeau, avaient tous deux été capturés alors qu'ils « voyageaient par les routes ». Burna s'était fait prendre en « se rendant dans une autre ville », et Kinna alors qu'il tentait de gagner Kongoli³³.

Il est clair qu'ils vivaient au cœur d'une région commerciale dynamique. Selon leur professeur Sherman Booth, « ils faisaient principalement commerce du riz, des vêtements et du bétail, qui étaient d'ailleurs les seules monnaies d'échange dans le pays ». Il existait également un commerce de produits locaux, comme le sel ou le poisson, qui venaient des côtes, ainsi que de biens européens de toutes sortes, comme le rhum dont parle Cushoo, les armes à feu, la poudre, les textiles et les outils. Avec le temps, la marchandise principale devint les êtres humains, mais, comme l'expliqua un commerçant, ces transactions étaient toujours accompagnées d'un marché secondaire en ivoire ou en bois de cœur, en plus du riz qui était nécessaire à toutes les étapes du commerce d'esclaves³⁴.

Les Africains de l'*Amistad* étaient membres de groupes familiaux multigénérationnels qui vivaient sous le même toit, comme c'était généralement le cas chez les Mendés et leurs voisins. Sessi vivait avec ses trois frères, ses deux sœurs, sa femme et ses trois enfants. Fabanna est le seul membre du groupe à avoir dit posséder plusieurs femmes. Il en avait deux, ainsi qu'un enfant. Des missionnaires découvrirent plus tard que Burna, qui, quand il avait décrit sa famille, n'avait pas mentionné d'épouse, en possédait sept. Fuli vivait avec sa mère, son père, ses cinq frères, et, pendant un temps, avec sa grand-mère. À ses yeux, la famille était la chose la plus importante du monde. Quand on lui demanda s'il souhaitait rester aux États-Unis une fois qu'il aurait recouvré sa liberté, il répondit : « Même si les Américains me donnaient un chapeau rempli de pièces d'or et beaucoup de terres et de maisons pour que je reste, je

partirais, parce que jamais l'or ne remplacera mon père, ma mère, ma sœur ou mon frère. » Au cours de leurs épreuves, les Africains de l'*Amistad* répétèrent à l'envi que leur seul désir était de retourner « chez eux, là où ils étaient nés, sur la terre de leurs pères »³⁵.

Il est difficile de savoir avec précision l'âge des rebelles car ils ne le calculaient pas en se fondant sur le calendrier européen. Un homme qui leur rendit visite en prison les divisa en quatre catégories, établies sans doute à partir de leur apparence et des quelques informations qu'il avait réussi à glaner au cours de ses entretiens. Le premier groupe était composé de quatre enfants, dont Margru, qui, tous, avaient à peu près neuf ans en 1839. Puis venaient cinq jeunes, très probablement d'une quinzaine d'années. Onze autres étaient dits d'« âge moyen », ce qui signifie qu'ils avaient sans doute entre la fin de la vingtaine et le début de la trentaine. Le dernier groupe, le plus nombreux, était composé de quinze jeunes adultes dont l'âge allait de seize à vingt-cinq ans. Ces chiffres sont cohérents avec les préférences jamais démenties des marchands d'esclaves et des planteurs américains, qui ont toujours privilégié l'achat d'hommes âgés de quinze à trente-cinq ans pour le travail des plantations. Le commerce de chair humaine évoluant, et les hommes dans la force de l'âge étant plus difficiles à trouver, on commença à acheter des hommes plus jeunes. Comme l'âge et l'expérience étaient tenus en haute estime chez les Mendés et les autres habitants de la côte de Gallinas, les onze hommes d'« âge moyen » exerçaient une autorité considérable sur le reste du groupe³⁶.

Les Africains de l'*Amistad* étaient plutôt petits, mais dans l'ensemble en bonne forme et même athlétiques. En mars 1841, John Pitkin Norton nota dans son journal qu'ils étaient de « petits hommes », mais extrêmement fiers, qui n'avaient pas encore été brisés par l'expérience de l'esclavage. Ndzhagnwawni, du haut de son 1,75 m, était le plus grand des adultes, et Grabeau, un excellent acrobate, était le plus petit : il mesurait 1,49 m. Les quatre enfants mesuraient à peu près 1,29 m. La taille moyenne des hommes de l'*Amistad* était de 1,62 m, taille quasiment similaire à celle des Africains-Américains, tandis que les Américains d'ascendance européenne étaient en moyenne plus grands de cinq centimètres³⁷.

Parler plusieurs langues était courant dans la société mendée, comme George Thompson le découvrit en écoutant ses nouvelles ouailles discuter entre elles. L'un des Africains maîtrisait même huit langues : le mendé, le kissi, le bullom, le kittam (krim), le vaï, le kono, le « canaan », et enfin l'anglais. Il s'aperçut que nombre d'entre eux (y compris les enfants) parlaient au moins deux, trois ou quatre langues, comme en fait la plupart des habitants de la côte de Gallinas. Les Mendés et les Gbandis, dont les langues, historiquement, appartiennent au même groupe linguistique mandé, se comprenaient entre eux. Konoma parlait kono et mandingue, deux langues du groupe linguistique atlantique. Grabeau était lui un linguiste accompli, puisque, au cours de ses longs voyages pour faire du commerce, il avait appris, en plus de son mendé natal, le vaï, le kono et le kissi. Burna le jeune parlait mendé, bullom et temne. Plusieurs hommes se débrouillaient en bullom, sans doute grâce au commerce – précisons que c'était parfois leur personne même qui faisait l'objet de la transaction commerciale. Kimbo, Kinna, Fuliwulu et Tsukama avaient en effet été asservis en « pays bullom », où de nombreux marchands s'étaient alliés aux Espagnols. Fuliwulu s'était « très très souvent » rendu à Freetown, tandis que d'autres avaient rencontré des marchands des colonies anglaises quand ces derniers étaient venus dans leurs propres villages et villes³⁸.

Ces voyages, qu'ils soient libres ou forcés, et les nombreux contacts noués avec des personnes parlant une autre langue dans toute la région, avaient créé chez les Africains de l'*Amistad* une capacité hors du commun à communiquer entre eux. Sans en avoir conscience, ces individus expérimentés qui appartenaient à des ethnies différentes, et qui menaient des vies mobiles et parfois compliquées, avaient acquis tous les outils nécessaires pour regagner leur liberté au cours de leur odyssée atlantique.

La société du Poro

Le Poro, une société secrète exclusivement masculine, tenait une place centrale dans le gouvernement des institutions de toutes les sociétés de la côte de Gallinas et était constitutif de l'identité des

Africains de l'*Amistad*. Tous les hommes adultes impliqués dans la rébellion avaient été membres du Poro et étaient par conséquent familiers de ce type d'autogouvernement, même si les règles et les rituels connaissaient des variations selon les lieux et les cultures. Tous savaient comment fonctionnait le Poro, ce qu'il était censé faire et la manière dont il était possible de s'en servir. Ils surent garder le secret : il n'existe aucune mention de la société du Poro dans l'ensemble des sources de l'époque évoquant la rébellion de l'*Amistad*. Et pourtant, il ne fait absolument aucun doute que le Poro joua un rôle déterminant dans la manière dont les rebelles de l'*Amistad* s'organisèrent au cours de leur longue épreuve³⁹.

Décrite pour la première fois dans un livre d'un médecin hollandais, Olfert Dapper, en 1668, la société du Poro y apparaissait nimbée de mystère : ses membres prêtaient un « serment solennel » et juraient sur leur vie de ne jamais révéler à quiconque les traditions de la société. Le Poro était hiérarchisé selon un système de grades fondé sur les degrés de connaissances sacrées possédées par un individu, degrés représentés physiquement par une scarification rituelle. Plus grand était le nombre de marques et plus grande était l'autorité d'un membre de la société du Poro. À peine un Africain de l'*Amistad* posait-il les yeux sur Grabeau et ses « tatouages » qu'il pouvait deviner son haut rang dans la société du Poro. Il en allait de même pour Fabanna, « tatoué sur la poitrine », et chef de son village. Leurs corps étaient lus et leur autorité respectée⁴⁰.

Les esprits des ancêtres (« *ndebla* ») étaient omniprésents dans la plupart des cultures d'Afrique de l'Ouest, et le pouvoir du Poro était avant tout légitimé par sa prétention à servir d'intermédiaire avec les générations passées : ses membres pouvaient incarner leurs esprits, et, à travers eux, atteindre la divinité suprême, Ngewo, inaccessible au commun des mortels, reliant ainsi les vivants aux grands comme aux petits esprits et connectant le passé au présent. La société du Poro avait par conséquent l'autorité suprême quand il s'agissait de prendre des décisions au nom de l'ensemble du corps social. Le major Alexander Laing fit remarquer que la société du Poro tenait « contrôlait le gouvernement général du pays », un fait qu'il considérait comme « un obstacle très sérieux à sa civilisation », ce qui signifie, ici, un frein au contrôle européen⁴¹.

Le but principal de la société du Poro était d'établir les lois et de veiller au maintien de l'ordre social – en un mot, elle gouvernait –, et elle s'attachait prioritairement à régler les conflits et à définir ce qui relevait des comportements « acceptables » ou non. Les chefs du Poro arbitraient toutes les disputes habituelles, qu'elles soient internes à une communauté ou entre deux communautés, et ils portaient un intérêt particulier à la sorcellerie, c'est-à-dire à l'usage de pouvoirs surnaturels à des fins contraires à l'intérêt collectif. Seuls les doyens de la société du Poro avaient le droit de condamner un individu à mort, et ils n'hésitaient pas à exercer ce droit à l'encontre de celles et ceux qu'ils considéraient comme des sorcières ou des sorciers malveillants. Dans les cas moins graves, le Poro pouvait ostraciser le coupable, et le faire passer de « la grâce communautaire à l'individualisme isolé ». Selon l'anthropologue Kenneth Little, le but principal de la société du Poro au pays mendé fut, pendant toute son histoire, d'établir le « *ngo yela* » – de créer « un mot » ou l'unité⁴².

La société du Poro prenait également la décision de faire la guerre. Elle le faisait en association avec les rois et les chefs, ainsi qu'avec les « guerriers d'élite » (qui étaient eux-mêmes des membres de la société du Poro), mais c'est elle qui avait la voix prédominante, dans la mesure où c'est généralement elle qui avait permis à l'origine aux rois et aux chefs d'accéder au pouvoir. George Thompson a fait remarquer que « même les plus grands rois » du pays mendé craignaient Tassaw, le chef aussi terrible que mystérieux de la société du Poro. Laing avait pu observer le même pouvoir en pays temne, et en vint à émettre l'hypothèse selon laquelle la société du Poro avait été créée par des esclaves qui avaient fui leurs maîtres africains et s'étaient cachés dans la brousse. Dans ce qui deviendrait l'espace sacré du Poro, « ils s'unirent pour se porter mutuellement assistance ». Comme « il était facile de subvenir à ses besoins » dans les terres communes de la brousse, et que la puissance des rois et des chefs locaux, toujours en train de se quereller, « ne dépassait jamais les limites de leur propre ville », cette organisation « par en bas » « devint vite trop puissante pour être combattue par une quelconque alliance de chefs ». La théorie de Laing, si elle est juste, permet de mieux rendre compte des limita-

tions que la société du Poro imposait aux propriétaires d'esclaves, qui se virent interdire de faire couler la moindre goutte de sang de leurs propriétés humaines⁴³.

La société du Poro remplissait une autre fonction importante en présidant aux rites de passage qui permettaient aux garçons de devenir des hommes. Dans la brousse sacrée où se déroulaient ces rites initiatiques, les membres du Poro – tous des hommes adultes – enseignaient la survie aux jeunes garçons : comment chasser, comment se battre, comment penser le monde matériel et le monde spirituel. Ils leur enseignaient également de nouvelles manières de discipliner leur corps, comme l'acrobatie. Ils leur communiquaient ce qu'ils savaient des valeurs et des croyances qui régentaient leur monde. Chaque garçon « mourait » dans la brousse et renaissait homme. Il recevait alors un nouveau nom. L'initiation à l'âge adulte impliquait également une scarification rituelle : « Deux lignes presque parallèles étaient tatouées vers le milieu du corps ; elles partaient de la poitrine pour finalement se rencontrer au niveau de l'estomac. » Quand un jeune homme sortait de la brousse, il pouvait fièrement exhiber les « marques de dents » qui indiquaient que son moi juvénile avait été dévoré. Pour conclure l'initiation, les doyens de la société du Poro, « habillés en démons et en sauvages », surgissaient de la brousse en hurlant, torches à la main, pour semer la terreur dans la ville et imprimer au plus profond des habitants le caractère absolu et arbitraire de leur pouvoir. Le rite était alors suivi d'une nuit entière de fête et de danse⁴⁴.

Indifférente aux frontières imposées par les territoires, les classes sociales, les clans ou les familles, la société du Poro était capable de créer de l'unité au sein de groupes d'individus disparates et ne se connaissant pas entre eux. Le Poro était avant tout un instrument d'« assistance mutuelle », comme put s'en rendre compte F. Harrison Rankin dans les années 1830. Ce dernier écrivit que « le *Purrah*, ou "loi", consiste en un lien solennel qui unit dans la fraternité et dans un but commun des individus sinon éparpillés sur des districts immenses ». Soutenant que la société du Poro fut l'outil principal grâce auquel les Mendés (et les Temnes) organisèrent la *Hut Tax War*⁴⁵ contre les Britanniques en 1898, le célèbre universitaire mendé Arthur Abraham a écrit que « le Poro, plus que

tout autre institution, assure la continuité de la culture mendée et confère un sens de l'unité au peuple mendé »⁴⁶.

« *Les mots ne connaissent pas de fin* »

Dans la mesure où ils ne possédaient pas de culture écrite, l'oralité tenait une place extrêmement importante dans la vie des Africains de l'*Amistad*. De nombreux voyageurs européens commentèrent l'incroyable éloquence des habitants de la Sierra Leone et de ses alentours. En 1834, F. Harrison Rankin affirmait sans ambages : « Les Nègres sont éloquents par nature. » Sigismund Wilhelm Koelle, un linguiste et missionnaire allemand qui se rendit sur la côte de Gallinas en 1847 pour prouver les principes rationnels régissant les langues africaines et démontrer une fois pour toutes l'unité de l'humanité, entendit de son oreille avertie de linguiste « des discours improvisés extrêmement émouvants qui duraient plus d'une demi-heure et filaient de magnifiques métaphores ». Le major Alexander Laing fut impressionné par les locuteurs des langues mandingue, foulah et kouranko « qui parlaient pendant des heures avec une incroyable aisance ». Leur éloquence reposait sur l'utilisation d'« expressions familières, d'analogies frappantes et de remarques pleines d'esprit », ponctuées par « des gesticulations et actions véhémentes »⁴⁷.

Les « chefs guerriers » se lançaient dans de longues tirades émouvantes pour galvaniser leurs troupes à l'approche du combat, revenant sur l'historique du conflit et sur les innombrables manières dont l'ennemi avait bafoué leur honneur, ce qui exigeait réparation. Les rituels oraux étaient l'une des principales façons de communiquer avec les esprits ancestraux. L'identité collective dépendait de la préservation de l'histoire et de la cosmologie propre à une communauté donnée, ainsi que de la transmission orale d'une culture plus large aux nouvelles générations. Le conte était un art fondamental qui faisait autant appel à la finesse d'esprit qu'au sens de la mise en scène, et dont la fonction, au-delà du divertissement, consistait à enseigner des connaissances et inculquer de la sagesse, au moyen de récits interactifs faits d'appels et de réponses. Les rois et les

chefs mendés avaient souvent un « porte-parole », ou « *lavale* », qui communiquait les désirs du gouvernant aux fonctionnaires de moindre rang et expliquait ses objectifs et ses raisonnements à l'ensemble de la société⁴⁸.

Les mots prononcés au cours du traditionnel palabre ouest-africain revêtaient une importance particulière. Le terme « palabre » vient du portugais « *palavra* », « mot », et possède de nombreuses significations. Chez les Mendés, un palabre pouvait désigner une dispute qui devait être réglée ou un problème qui nécessitait d'être résolu ; une consultation (« palabre de paix ») ; une réunion religieuse (« palabre des dieux ») ; une vieille rancune (« un palabre vit dans mon cœur ») ; ou simplement une quête de connaissances. Un livre, par exemple, était appelé un « palabre écrit ». Un palabre pouvait aussi bien avoir pour sujet la mort accidentelle du poulet d'un villageois qu'une guerre meurtrière qui durait depuis des années. Un très grand nombre d'affaires culturelles étaient donc traitées grâce à des palabres dans des « *baris* » – ou maisons publiques – où l'orateur exerçait son art, combinaison de rigueur intellectuelle et de don pour la mise en scène, afin de prendre le dessus dans une controverse. Comme son interprète africain l'expliqua au linguiste allemand Sigismund Koelle : « Nous pouvons parler de quelque chose de nombreuses manières. Les mots ne connaissent pas de fin. » Voilà qui permet de comprendre en partie pourquoi Cinqué, entraîné aux palabres dans sa société d'origine, fut un orateur aussi excellent aux États-Unis⁴⁹.

La guerre

Les Africains de l'*Amistad* avaient tous bien connu la guerre, que ce soit en tant que soldat ou en tant que victime : pendant les années 1830, en effet, leurs terres avaient été ravagées par des conflits chroniques et sanglants. Les traces de la guerre étaient partout, même quand les combats eux-mêmes restaient invisibles. Au cours d'un voyage, George Thompson traversa les ruines de vingt villages, dont un certain nombre avaient été incendiés et complètement rasés, ou, comme il le dit lui-même, dont on avait fait « table

rase ». Ici ou là, on pouvait apercevoir le crâne d'un guerrier planté sur une pique, trophée macabre par lequel les vainqueurs affirmaient publiquement leur pouvoir. Des monceaux de cadavres, qui n'avaient pas été enterrés à dessein, jonchaient un paysage dévasté, les vaincus étaient laissés en pâture aux animaux sauvages. Les guerres rendaient impraticables les routes et les rivières, et extrêmement difficile le commerce, comme le révèle un commentaire de Grabeau à propos de l'extrême rareté du sel dans son village : le sel était devenu une marchandise excessivement chère que « seuls les riches pouvaient manger ». La guerre transformait également radicalement la vie quotidienne. Un chef mendé appelé Kambahway fit remarquer que, pendant les conflits, « si les gens allaient travailler à la ferme, une partie d'entre eux montaient la garde avec des armes à feu tandis que les autres travaillaient »⁵⁰.

Même l'urbanisme des villes mendées reflétait l'omniprésence des combats. Au centre de chaque ville se tenait le « village de guerre », dans lequel vivaient les guerriers, toujours sur le qui-vive. Autour de cette place centrale étaient construits entre huit et dix villages satellites qui abritaient en leur sein plusieurs milliers d'habitants. De nombreuses villes étaient entourées de palissades solides devant lesquelles on avait creusé des fossés profonds ; les palissades étaient épaisses et glissantes, car on les huilait ; de l'autre côté de la palissade, on avait également creusé des fossés, ceux-là hérissés de pointes ; puis se dressait un mur intérieur percé de meurtrières et doté de plates-formes d'où les guerriers pouvaient viser les assaillants. Des sentinelles faisaient en permanence une ronde autour de la ville pour repérer l'ennemi et donner l'alerte. Les villes avaient également chacune des solutions de repli au cas où l'ennemi serait parvenu à percer leurs défenses. Les individus fuyaient avec quelques biens de valeur dans la forêt et s'y cachaient parfois durant plusieurs semaines jusqu'au départ de l'armée adverse⁵¹.

Kissicummah, un roi mendé « fort petit, très vieux, intelligent, doux et perspicace » qui était devenu « mahométan », expliquait ainsi les causes de ces guerres : « De nombreux chefs de ce pays sont à l'origine de ces difficultés. C'est comme s'il existait de nombreux dieux, chacun s'opposant aux plans et aux désirs des autres. L'un veut envoyer la pluie, l'autre le soleil, l'un veut ceci, l'autre

cela, si bien qu'ils s'affrontent en permanence. » Kissicummah espérait que viendrait un roi suffisamment puissant – lui-même, probablement – pour soumettre les autres et instaurer enfin la paix, et il savait que « tant qu'il y aurait autant de rois, le pays ne pourrait être bon ». La compétition pour l'acquisition de la terre, des marchés et des honneurs était la cause de conflits aussi sanglants qu'interminables⁵².

Par « autant de rois », Kissicummah voulait également dire « autant de nations » : les Mendés se battaient contre les Temnes, contre les Vaïs, contre les Golas, contre les Krus, contre les Buloms, qui combattaient également tous entre eux, avec une égale férocité. À Freetown, où de nombreux Africains libérés étaient rapatriés des navires négriers par des patrouilles britanniques qui luttait contre le commerce d'esclaves, les Mendés étaient considérés comme des « sauvages, perpétuellement en guerre entre eux ou contre leurs voisins, et plus particulièrement contre les Timnehs ». L'une des plus longues guerres qui déchirèrent le pays éclata entre deux villes mendées rivales, Tikonko et Bumpe : elle dura presque vingt ans. Pendant cette guerre, le révérend Thompson assista à de nombreux palabres destinés à négocier la paix. Il essaya à plusieurs reprises d'accélérer le processus en mettant l'accent sur leur patrimoine culturel commun : « Vous faites tous partie d'un même pays. Vous avez la même couleur, vous parlez la même langue. Vous êtes les enfants d'un seul Père, les frères d'une seule famille. Est-ce qu'il est bon que des frères se battent ? Est-ce juste ? » Inexorablement, la lutte pour l'accession aux ressources entre des petites entités politiques dressait des guerriers partageant la même culture les uns contre les autres⁵³.

Une autre cause de la guerre, liée à la première, résidait dans l'expansion agressive du commerce des esclaves, menée, du moins dans la région côtière, par le roi vaï Siaka, qui était en quelque sorte devenu ce chef (quasiment) incontesté que Kissicummah avait appelé de ses vœux. Koelle a fait remarquer que, jusque dans les années 1830, les Vaïs contrôlaient une zone qui s'étendait de vingt-quatre à trente-deux kilomètres à l'intérieur des terres. Poussés par les marchands d'esclaves espagnols, ils assirent leur domination sur quarante à cinquante kilomètres supplémentaires. En effet, la

guerre et les raids destinés à s'approvisionner en esclaves avaient progressivement dépeuplé le littoral, car les individus fuyaient à l'intérieur des terres dans l'espoir d'échapper à la capture. Ceux qui restèrent près des côtes gagnèrent la protection du roi Siaka et des Européens, mais ils perdirent tout autant dans la mesure où ils devinrent dépendants des marchands européens pour acquérir des objets et des outils qu'il y a peu de temps encore ils étaient capables de fabriquer eux-mêmes. Et, par-dessus tout, ils dépendaient d'eux pour l'approvisionnement en armes – c'est-à-dire des armes à feu et de la poudre que Blanco et les autres marchands vendaient au roi Siaka pour équiper ses guerriers et rendre possible son œuvre d'expropriation⁵⁴.

Comme les Vaïs n'étaient pas assez nombreux et ne disposaient pas de suffisamment de guerriers pour assouvir les ambitions territoriales et esclavagistes du roi Siaka, ce dernier embaucha des mercenaires et envoya des messagers dans des villages, parfois très éloignés, pour « acheter la guerre » – il s'agissait de passer un accord avec les chefs de village afin d'obtenir des guerriers en échange d'une promesse de butin, qu'il s'agisse de monnaies sonnantes et trébuchantes, de marchandises, d'esclaves ou bien de terres. De nombreux mercenaires étaient mendés : leur tradition guerrière épousait à la perfection les ambitions expansionnistes du roi Siaka. Les historiens se sont d'ailleurs accordés sur le fait que la migration des Mendés vers les côtes à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle peut en grande partie être expliquée par le succès des mercenaires mendés, dont les chefs, en cas de victoire, se voyaient offrir des terres sur lesquelles ils fondaient leur propre ville. Durant la longue guerre qui opposa dans les années 1830 le roi Siaka à Amara Lalu, les Mendés se battirent dans les deux camps. Il semblerait qu'au moins deux des captifs de l'*Amistad*, Cinqué et Bau, aient combattu (et perdu) contre Siaka dans les rangs de l'armée d'Amara Lalu⁵⁵.

Au moins l'un des rebelles de l'*Amistad*, et sans doute plusieurs, avait été un « *war boy* », un mercenaire. Gnakwoi, un Loma, avait servi sous les ordres du célèbre guerrier Goterah, un « homme bien bâti et musculeux » qui grondait comme un léopard, cette magnifique créature à qui il devait son nom. Goterah avait dit un jour à

ORIGINE

Thomas Buchanan, le gouverneur américain du Liberia, « qu'il faisait la guerre et la portait là où sa fantaisie lui en prenait ». Gnakwoi avait combattu avec les Vaïs contre les Golas. Il a sans doute par ailleurs mené d'autres campagnes sous les ordres de Goterah, au nom des rois kondos et des rois mendés, mais c'est cette guerre contre les Golas qui eut pour lui de terribles conséquences : après la guerre, alors qu'il traversait le pays gola pour y faire du commerce, il fut reconnu, capturé et promptement vendu en tant qu'esclave, jusqu'à se retrouver dans les mains du peuple vaï, celui-là même avec qui il avait combattu les Golas. Un marchand vaï le vendit à son tour à un Espagnol nommé Peli, raison pour laquelle il se retrouva à Lomboko, et, de là, à bord du *Teçora* puis de l'*Amistad*⁶⁶.

Le style de guerre qui avait cours dans la région, et dont les Mendés étaient les spécialistes, était la guérilla – des attaques-surprises, sur des objectifs limités, menées presque toujours la nuit, souvent quand « la lune était morte », c'est-à-dire quand l'obscurité était totale. Goterah avait promis d'attaquer une mission locale à « la mort de la lune ». Il tint parole. Certains soldats africains étaient armés de mousquets et de pistolets, armes à feu « qui circulaient dans tout le pays » grâce aux marchands d'esclaves. Les armes de prédilection des Temnes et des Soussous étaient les arcs et les flèches, tandis que les Mendés préféraient se ruer dans la mêlée armés d'un coutelas. Les guerriers mendés hurlaient de « terribles cris de guerre » quand ils perçaient les défenses d'une ville fortifiée. Après s'être engouffrés dans la brèche, ils « couraient d'une manière frénétique d'un bout à l'autre de la ville, éventrant quiconque croisait leur route ». Ils frappaient comme de beaux diables, semant « la panique chez les guerriers ennemis » et les forçant à abandonner la palissade. Ils cherchaient à les terrifier et à les obliger à fuir plutôt qu'à les tuer, mansuétude qu'il est possible d'expliquer en partie par leur désir de butin, c'est-à-dire de capture d'esclaves, que ces derniers soient destinés à un usage domestique ou au commerce atlantique⁵⁷.

L'esclavage domestique

L'esclavage domestique existait au sein des sociétés des Africains de l'*Amistad*. Le riche oncle de Grabeau possédait des esclaves, et plusieurs des rebelles avaient servi des maîtres africains – Yaboi, par exemple, en avait servi un pendant dix ans. Adam Jones a fait remarquer que si l'esclavage avait cours au moins depuis le début du XVII^e siècle, le nombre de personnes concernées reste inconnu. Si, toujours selon Adam Jones, il était en revanche facile dans le pays de distinguer un homme libre d'un esclave, précisons que l'« esclavage » recouvrait alors un large spectre de relations de pouvoir. L'esclavage – ou plutôt les esclavages – en Afrique de l'Ouest différait fondamentalement de l'esclavage tel qu'il était pratiqué dans les plantations, de l'autre côté de l'océan, où les individus asservis, qui avaient vocation à produire des marchandises (comme le sucre) destinées au marché mondial, étaient brutalement exploités. Il ne fait aucun doute, évidemment, que le travail pouvait être extrêmement dur pour ceux qui s'escrimaient dans les marais salants de la côte de Gallinas, et qu'il pouvait être mortel pour ceux qui étaient incorporés de force dans l'armée. La plupart des esclaves, toutefois, cultivaient le riz, et dans des conditions matérielles telles que, bien souvent, les observateurs européens avaient du mal à savoir qui était le maître et qui était l'esclave. L'autorité exercée sur les esclaves était paternaliste, familiale, et de nombreux esclaves étaient à terme complètement intégrés à la famille de leurs maîtres et à leur culture. Pendant les deux années qu'il passa à servir un Africain nommé Gardoba, Pugnwawni cultiva du riz et il indiqua que « les femmes et les enfants de son maître étaient employés de la même manière, et aucune distinction n'était faite quant à leur travail »⁵⁸.

Au début du XIX^e siècle, l'esclavage domestique était en plein essor dans la région de Gallinas, phénomène qui s'explique avant tout par le développement parallèle de l'esclavage transatlantique. Comme l'a fait remarquer Walter Rodney, les gouvernants africains qui vendaient des esclaves aux Européens avaient tendance à posséder beaucoup plus d'esclaves destinés à leur propre usage que les autres. C'était par exemple le cas du roi Siaka, dont la prise de pouvoir sur l'ensemble de la côte de Gallinas ne se fondait

pas seulement sur les milliers d'esclaves qu'il acheminait vers les *barracoons* de Lomboko, mais également sur l'installation de milliers d'autres dans des villes qu'il contrôlait. Il se tenait ainsi prêt à répondre à toute nouvelle demande européenne en esclaves. De nombreuses villes-réserves d'esclaves existaient dans la région. Au cours du récit de ses voyages en pays temne, le major Alexander Laing mentionne à plusieurs reprises Konkodoogore, une ville d'esclaves forte de trois à quatre mille âmes⁵⁹.

Même si la plupart des Africains de l'*Amistad* n'avaient jamais vu d'Européens ou de navires européens avant leur capture, il ne fait aucun doute que, consciemment ou non, ils ressentirent les effets de leur présence grandissante au fur et à mesure que le marché mondial enfonçait plus profondément ses tentacules à l'intérieur des terres de la région de Gallinas. Quand les captifs décrivaient leur pays et leur passé, ils mentionnaient ainsi fréquemment des marchandises comme les armes à feu, l'alcool ou le tabac, produits qui étaient importés sur la côte par les marchands d'esclaves. Certains d'entre eux avaient été formés à l'utilisation des armes à feu, prenant part au terrible cycle commercial consistant à échanger des esclaves contre des armes à feu, et sans lequel le commerce des êtres humains aurait été impossible. Grabeau fit remarquer que « fumer du tabac était une pratique commune » dans son village natal, Fulu. Presque tous les hommes de l'*Amistad* adoraient fumer, et plusieurs d'entre eux posèrent la pipe à la bouche quand William Townsend dessina leur portrait⁶⁰.

Tandis que l'esclavage domestique gagnait du terrain sur la côte de Gallinas et à l'intérieur des terres, son antithèse, l'anti-esclavagisme, se développait au même rythme. Sur le sol africain, les esclaves résistaient d'une multitude de manières : ils se suicidaient ; ils s'enfuyaient, et, parfois, se regroupaient pour former des villages d'esclaves marrons dans des hauteurs quasiment inaccessibles, exactement comme le faisaient les esclaves marrons de l'autre côté de l'Atlantique. La plus grande manifestation de résistance à l'esclavage fut la « guerre des Zawos », qui éclata en 1825-1826 et dura jusqu'au début des années 1840, et au cours de laquelle des milliers d'esclaves combattirent le roi Siaka et ses alliés. Durant cette période, les villages d'esclaves insurgés non

seulement attiraient tous les esclaves fugitifs, mais ils firent une guerre sans merci au roi vaï, et obtinrent quelques concessions majeures, dont, pour certains, la liberté. Les Africains de l'*Amistad* étaient familiers de cette lutte contre l'esclavage en Afrique dans les années 1830, et, comme en contrebande, ils emmenèrent cette connaissance avec eux pour la faire essaimer dans un univers atlantique plus grand⁶¹.

Le commerce des esclaves

Les Africains de l'*Amistad* furent les acteurs involontaires du grand drame du commerce des esclaves, un drame qui avait commencé au début du XVI^e siècle avec les marchands portugais et qui évolua lentement jusqu'à connecter quatre continents grâce à l'Atlantique. Des marchands, à l'instar de l'Anglais Zachary Rogers, s'installèrent dans la région de Gallinas dans les années 1670. Rogers épousa une femme africaine et fonda une dynastie de marchands d'esclaves. En 1700, les cargaisons humaines constituaient une part encore mineure mais croissante du commerce européen avec l'Afrique, aux côtés de marchandises comme l'ivoire, le bois de cam ou la maniguette (ou poivre de Guinée). En 1712, avec la fin du monopole de la Royal African Company of England⁶², les « libre-échangistes » envoyèrent de plus en plus de navires négriers vers la côte de Gallinas, et, dès les années 1750, le commerce des esclaves était devenu la plus grosse part du commerce européen avec l'Afrique. La région gagna encore en importance dans les années 1790 – avant de devenir cruciale après l'abolition du commerce des esclaves par les gouvernements anglais et américain (respectivement en 1807 et 1808) –, quand la demande en esclaves de Cuba et du Brésil monta en flèche à la suite de la Révolution de Saint-Domingue. Une autre étape importante dans la constitution de la région en tant que source primordiale d'approvisionnement en esclaves fut, dans les années 1820, l'arrivée au pouvoir de Pedro Blanco et du roi Siaka. Alors qu'au XVIII^e siècle les capitaines des navires négriers se contentaient de caboter d'un petit point de vente à un autre pour y acheter quelques

esclaves à chaque fois, ils furent obligés après l'abolition d'embarquer de nombreux esclaves d'un coup, et donc en un seul point d'approvisionnement, et ce le plus vite possible. Il fallait donc qu'en un seul lieu se concentrent à la fois du travail et du capital. Des « flottes de navires-prisons » sillonnaient les côtes dans les années 1830, et l'esclavage était devenu « le commerce universel du pays, et, de loin, le plus profitable »⁶³.

Si le commerce des esclaves sur la côte de Gallinas était extrêmement lucratif, c'était également un pari fort risqué. Dans un rapport remis au Parlement anglais en 1841 à propos de la région de la Sierra Leone, un diplomate britannique très bien informé, Richard Robert Madden, estimait à 180 % le retour sur investissement dans le commerce des esclaves. Les marchands pouvaient faire de grands bénéfices ; le capitaine et les marins empochaient des salaires élevés, mais l'ombre de la mort planait sur eux. Les marchands d'esclaves perdaient de l'argent à chaque fois que des fonctionnaires de la Couronne britannique prenaient l'un de leurs navires, ce qu'ils firent de plus en plus régulièrement à partir de 1822, date à laquelle le gouvernement décida de renforcer les patrouilles luttant contre la traite. Toutefois, selon le capitaine de la Royal Navy Frederick Forbes, il suffisait qu'un navire négrier sur quatre arrive à bon port pour que l'ensemble des quatre opérations soit rentable. Les capitaines et les marins risquaient leur salaire, et souvent leur vie dans cette région qui fut longtemps surnommée « le sépulcre des Européens ». Ceux qui souffrirent le plus de ce jeu du chat et de la souris entre marchands et patrouilles britanniques furent bien évidemment les esclaves, et s'il était un point sur lequel, ironiquement, les marchands d'esclaves, les militants anti-esclavagistes et les officiers de la marine étaient bien d'accord, c'était le suivant : l'abolition du commerce des esclaves et le contrôle des mers par la marine anglaise qui s'ensuivit, conjugués à la demande croissante en esclaves de Cuba et du Brésil, créèrent des conditions de vie dans les *factories* et à bord des navires négriers qui n'avaient jamais été aussi violentes, aussi dégradantes, et, en un mot, aussi effroyables. C'est dans ces conditions-là que les Africains de l'*Amistad* furent asservis, convoyés à Lomboko, puis transportés à travers l'Atlantique en direction de La Havane⁶⁴.

Les négriers utilisèrent des méthodes qui avaient fait leurs preuves afin de capturer les futurs rebelles de l'*Amistad*. Des chefs locaux condamnèrent Kwong, Shule, Yaboi et Burna le jeune à l'esclavage, les trois premiers pour adultère et le dernier pour une raison inconnue. Des soldats en attrapèrent six autres, soit lors d'un *grand pillage**, comme Fuli, soit à la suite d'une bataille, car les vainqueurs considéraient les vaincus comme du butin de guerre et souvent s'empressaient de les vendre à des marchands d'esclaves, comme ce fut sans doute le cas pour Moru. Les hommes du roi Siaka capturèrent Beri et le vendirent à un Espagnol au fort Lomboko. Trois autres Africains de l'*Amistad* furent condamnés à l'esclavage pour dette. Grabeau expliqua que son oncle « avait acheté deux esclaves à Bandi et les avait donnés » pour éponger l'une de ses propres dettes. Quand l'un de ces deux esclaves s'enfuit avant que la transaction n'eût été conclue, l'homme à qui l'oncle de Grabeau devait de l'argent captura Grabeau en guise de dédommagement. Le père de Kagne l'avait laissée en gage auprès de marchands d'esclaves, une pratique courante pour se voir avancer des fonds ou des marchandises. Il n'était jamais venu la rechercher. Pugnawani se distingue au sein du groupe par son destin particulièrement cruel : « Le frère de sa mère le vendit pour un manteau. » La plupart des captifs de l'*Amistad* furent enlevés, c'est-à-dire kidnappés alors qu'ils vauquaient à leurs occupations quotidiennes, le plus souvent, comme nous l'avons déjà dit, lors d'un déplacement entre deux villes. Quelques-uns sembleraient s'être retrouvés dans les fers par la ruse – les marchands avaient promis de leur montrer la « grande pirogue » des Espagnols, et les avaient asservis à peine avaient-ils mis un pied à bord du navire négrier⁶⁵.

Le commerce des esclaves était si présent dans la région de Gallinas que nul n'y échappait et que tous, d'une manière ou d'une autre, y avaient été confrontés. Plusieurs des Africains de l'*Amistad* avaient connu des individus qui avaient fait le Passage du Milieu. Le « frère le plus proche » de Cinqué, Kindi, avait été capturé en 1835 ou 1836, vendu aux Espagnols et embarqué à bord d'un négrier. Le vaisseau fut rapidement arraisonné par les Britanniques et ramené à Freetown, considéré comme une prise : Kindi fut libéré. Il finit par retourner dans sa famille en 1838, ramenant dans ses bagages des

histoires terrifiantes. Cinqué connaissait le versant africain de la traite et savait qu'il y avait une guerre impliquant les Britanniques autour de cette question, mais ni lui ni ses camarades n'avaient en revanche entendu parler de l'esclavage dans les Amériques⁶⁶.

Les origines géographiques des différents Africains permettent de circonscrire la zone de capture de Pedro Blanco et du roi Siaka, et l'on s'aperçoit qu'elle couvre des régions très diverses. Cinqué et Shule venaient de ce que l'on appelait le « pays ouvert », la zone de prairies située juste à l'est du fort Lomboko. Gbatu, Ba, Ndzhangnawani et Burna venaient d'une région plus orientale et davantage montagneuse. D'autres vivaient dans la jungle. C'est là où Pie, par exemple, avait chassé le léopard et d'autres gros gibiers. Certains habitaient près des grands lacs de la région et des fleuves qui la parcouraient. Gnakwoi avait grandi près d'un grand fleuve où « les poissons faisaient parfois la taille d'un homme adulte – il fallait des filets pour les attraper, et parfois même des fusils ». Ndamma vivait sur les rives du fleuve Ma-le ; Bau et Shule habitaient près du Moa, un fleuve long et sinueux « qui partait de Gissi, traversait Mendi et descendait vers le sud, vers le pays konno ». Ainsi, de nombreux captifs de l'*Amistad* avaient grandi près de cours d'eau, de fleuves et de lacs, si bien que nombre d'entre eux étaient d'excellents nageurs et savaient plus ou moins piloter une embarcation⁶⁷.

Les Africains de l'*Amistad* estimèrent que la route qui les avait menés de leur foyer au fort Lomboko avait duré de nombreux soleils ou de nombreuses lunes, c'est-à-dire de nombreux jours ou de nombreux mois. Celui qui parcourut la distance la plus courte fut Burna le jeune, qui, partant du pays bullom, ne voyagea que quatre jours pour rejoindre la forteresse. Plusieurs disaient avoir voyagé « deux lunes » pour atteindre la côte. Shuma fit lui un voyage deux fois plus long et mit quatre lunes avant d'arriver à la *factory*. Mais tout ce temps ne fut sans doute pas consacré au seul voyage. Il était courant que les marchands parcourent une certaine distance avec un esclave avant de s'arrêter et de le vendre à un autre marchand qui pouvait très bien le faire travailler un ou deux mois avant de le vendre à son tour à quelqu'un se dirigeant vers la côte. Le parcours de Cinqué illustre bien ce processus : il fut capturé par quatre hommes, qui attachèrent sa main droite derrière son cou pour limiter sa capacité

de résistance. Son ravisseur originel, Mayagilalo, le vendit au fils du roi Siaka, Bamadzha, qui lui fit traverser tout le pays vaï pour rejoindre Lomboko, où il fut enfin vendu à un Espagnol. La zone d'approvisionnement en esclaves de Lomboko pénétrait jusqu'à quatre cents kilomètres à l'intérieur des terres, ce qui explique pourquoi de nombreux Africains de l'*Amistad* n'avaient jamais vu ni navires ni Blancs avant d'atteindre le fort Lomboko dirigé par le bien nommé Blanco⁶⁸.

Lomboko

Les marchands d'esclaves, après de longues marches, embarquèrent chacun des futurs rebelles de l'*Amistad* dans des pirogues pour traverser un système hydrographique composé de quatre fleuves – Kerefe, Moa, Mano et Waanje – ainsi que de grandes lagunes. Le fort Lomboko était entouré de grandes forêts de palétuviers, dont les racines visqueuses dépassaient de trois à quatre mètres cinquante au-dessus de l'eau et s'enfonçaient aussi bien dans le lit des fleuves que dans les terres marécageuses qui les jouxtaient. Bien au-dessus de la cime des palétuviers se dessinait la silhouette majestueuse des peupliers, la plupart frôlant les quarante mètres de haut, et dont les racines pouvaient s'étendre sur presque trois hectares. Le coassement des grenouilles, le grésillement des grillons et le bourdonnement des cafards créaient une mélodie qui n'était pour des oreilles européennes qu'une insupportable cacophonie. Inondations et violentes averses étaient monnaie courante sur la côte de Gallinas pendant la saison des pluies, du mois de mai à celui de novembre, quand le courant des fleuves en crue était si puissant que les capitaines se voyaient obligés d'utiliser deux ancres pour immobiliser leur bateau. Les vagues de l'Atlantique étaient parfois si grosses qu'on pouvait les entendre à plus de trois kilomètres de distance de la côte. La région était également régulièrement couverte d'une brume épaisse et rougeâtre que les autochtones appelaient « fumée », et exposée à de soudaines et terribles tornades accompagnées d'« incroyables éclairs en zigzag » et d'un tonnerre dont le son

évoquait la collision d'« immenses corps métalliques ». Au moment où les Africains de l'*Amistad* arrivèrent au fort, entre février et mars 1839, la saison des pluies était terminée et le pays commençait à sécher. Le fameux harmattan soufflait depuis le Sahara, apportant avec lui son lot de sable et fanant prématurément les feuilles des arbres⁶⁹.

La côte de Gallinas, haut lieu du commerce des esclaves, était coincée entre les avant-postes impériaux de deux ennemis déclarés de la traite, la Grande-Bretagne et les États-Unis. Au nord de Lomboko se dressait la colonie britannique de Freetown, établie en 1788. C'était un port dynamique abritant 42 000 habitants, dont une majorité écrasante étaient des Africains « libérés », sauvés des navires négriers par les patrouilles anglaises. Sur l'immense marché, on pouvait entendre, dans une cinquantaine de langues différentes, qui demander un hameçon, qui marchander un rat séché, qui chercher une dent de léopard. Les quatre-vingt-dix-neuf Blancs qui vivaient à Freetown – principalement des fonctionnaires de la couronne d'Angleterre –, étaient rarement visibles de jour, à part peut-être sur l'esplanade ou au champ de courses. Au sud-est, le long de la côte, se dressait Monrovia, le tout nouveau centre de l'American Colonization Society⁷⁰, qui s'était donné pour but de rapatrier en Afrique les esclaves américains affranchis qui y avaient une ascendance⁷¹.

Quand Fuli, Margru, Moru et les autres atteignirent enfin le fort Lomboko, les marchands d'esclaves leur firent passer un examen médical aussi scrupuleux que dégradant afin de s'assurer qu'ils étaient aptes à survivre au Passage du Milieu et qu'il serait possible d'en obtenir un bon prix sur les marchés aux esclaves de La Havane. Un marchand nommé Theophilus Conneau, qui, après avoir travaillé un temps pour Pedro Blanco, devint le deuxième plus grand marchand d'esclaves de la côte de Gallinas durant les années 1830, était un vieux routier de l'inspection et de l'acquisition des êtres humains. Il connaissait parfaitement la marche à suivre, et a laissé des archives précieuses détaillant les examens que subirent les esclaves avant d'embarquer à bord du *Teçora*⁷².

Après avoir conduit leur convoi humain jusqu'au lieu où l'on faisait affaire avec Pedro Blanco, les petits marchands – des Vaïs,

des Bulloms, des Temnes et des Mendés – entreprirent de déshabiller entièrement hommes, femmes et enfants. Ils furent alors tous inspectés « de la tête aux pieds » : aucune partie de leur corps n'échappait à cette vérification minutieuse, se souvient Conneau. La santé des membres des futurs travailleurs des plantations était cruciale, si bien que leurs bras et leurs jambes se voyaient pressés, tirés, fléchis et tournés dans tous les sens. « On faisait craquer toutes les articulations ; les hanches, les aisselles et l'aine faisaient également l'objet d'un examen attentif. » Les acheteurs potentiels s'intéressaient particulièrement à l'intérieur de la bouche des esclaves ; toute dent manquante entraînait une dépréciation de la marchandise. Il en allait de même pour la vue : un strabisme – même très léger comme celui qu'avait Burna – avait un impact sur le prix de vente. Les acheteurs potentiels demandaient également aux captifs de parler, afin d'évaluer leur voix. Ils scrutaient chacun de leurs doigts, y compris les orteils, car ils savaient que la lutte contre l'esclavage passait souvent par l'automutilation : « afin de ne pas être capable de servir », il arrivait qu'un homme « se coupe le premier doigt ». Les femmes, et même les petites filles comme Margru, avaient droit à leur lot spécifique d'humiliations. Ceux qui ne passaient pas l'examen étaient soit tués, soit revendus à quelque maître local.

Les grands marchands comme Blanco et Conneau étaient au fait des ruses et des tromperies qu'employaient les petits marchands. Alors qu'il était encore en train d'apprendre les secrets de la traite, Conneau fut très surpris de voir un marchand expérimenté, John Ormond, également connu sous le nom de « Mongo John », ignorer un homme si grand et si fort qu'on avait dû doublement l'entraver. Le regard inquisiteur de Mongo John lui avait appris que l'homme avait été « traité » par le marchand, probablement avec « de la poudre et du jus de citron », afin de dissimuler une maladie. C'était là l'une des « techniques utilisées par les escrocs pour se débarrasser des esclaves malades ». Les hommes comme Blanco ou Conneau étaient donc particulièrement attentifs aux « yeux jaunâtres », aux « langues gonflées », aux « peaux fiévreuses » ainsi qu'à tout ce qui pouvait laisser transparaître un tempérament rebelle, tel que certaines cicatrices qui pouvaient être les séquelles d'actes de résistance. Tous les Africains qui se retrouvèrent à bord de l'*Amistad*

durent réussir ce « sévère examen », et devinrent des résidents de Lomboko en attendant d'être embarqués sur le navire négrier qui devait les emmener à La Havane. Au fort, ils rencontrèrent des individus de tout âge, de toute nation et d'apparences diverses, « depuis le vieillard aux cheveux gris jusqu'à l'enfant joyeux et débordant de santé ». Tous partageaient un point commun : ils étaient arrivés là « avec des cordes autour de leur cou et des fers aux pieds »⁷³.

Lomboko était en réalité un complexe de *factories* dédiées au commerce des esclaves, toutes possédées par Pedro Blanco et situées à l'embouchure du fleuve Gallinas (Kerefe) ainsi que sur sept petites îles. Une carte du ministère britannique de la Marine de 1839 nomme les trois plus grandes îles Kasamoun, Kambatin et Taro, et elles comportent toutes des petits symboles rectangulaires censés représenter des bâtiments. En face de Kambatin, de l'autre côté du bras de mer, sur la côte nord du Gallinas, se dresse Lomboko (qui, sur cette carte, est appelé Dumbacora) – deux bâtiments au milieu d'une clairière entourée de forêt. À proximité, sur cette même carte, on peut voir trois bâtiments et un rectangle plus grand dont la légende indique « Château ». Il s'agit là du fort qui servait de centre à toutes les opérations liées à l'esclavage. Sur la rive sud du Gallinas, près de son embouchure, une autre clairière dotée de trois bâtiments porte la légende : « Maison de Pedro Blanco »⁷⁴. Blanco travaillait pour la tristement célèbre House of Martinez, basée à La Havane, l'une des plus grandes structures du monde à pratiquer le commerce des esclaves en 1839, si bien que sur tous les bâtiments représentés flottaient des drapeaux blancs frappés d'un grand M. La chaîne de forteresses que contrôlait Blanco s'étalait sur plus de deux cent quarante kilomètres le long de la Côte-au-vent, ce qui lui permettait de déplacer ses stocks d'esclaves en fonction des stratégies déployées par la Royal Navy. Son réseau international était immense : il avait des contacts à Londres, Liverpool, Manchester, La Havane, Porto-Rico, Trinidad, au Texas, à La Nouvelle-Orléans, et, bien sûr, à Freetown (ce qui lui permettait de racheter les vaisseaux saisis par les patrouilles)⁷⁵.

Pedro Blanco – grand et mince, toujours rasé de près, avec de « petits yeux noirs et perçants », la peau sombre, et « un maintien

digne d'un gentilhomme » – était selon la rumeur arrivé en Afrique, ruiné, vers 1824 ou 1825, et avait commencé à faire des affaires et à nouer des alliances jusqu'à devenir l'homme le plus puissant de toute la côte. Déterminé à regagner « la fortune qu'il avait perdue », il avait au début organisé un voyage négrier et accompagné le navire jusqu'à sa destination, Cuba. Son succès lui permit de revenir sur la côte de Gallinas, de s'y installer et d'étendre ses opérations. Il commença à entretenir « une immense correspondance, accueillait des vaisseaux, chargeait, déchargeait, réceptionnait et expédiait des cargaisons ». La chance continua à lui sourire et il se forgea progressivement un petit empire qui liait des rois africains (dont Siaka) et des aventuriers européens dans son genre à la House of Martinez. La côte de Gallinas « devint bientôt non seulement le centre d'un trafic intense et hautement lucratif, mais également le théâtre d'une nouvelle société et d'une nouvelle forme de gouvernement dont Son Excellence Don Pedro Blanco était le chef et l'autocrate incontesté ». Au début des années 1830, « son autorité était absolue, une autorité qui n'avait pas été acquise et maintenue grâce à sa richesse, mais grâce à sa volonté, son énergie, son habileté et son adresse ; car Pedro Blanco n'était pas un homme ordinaire. Il était un gentilhomme espagnol bien né et instruit, et, en toute chose, si ce n'est peut-être sa profession, un homme d'honneur, un homme d'une intégrité sans faille, dont la parole n'était jamais remise en question »⁷⁶.

Il vivait, comme le souligna un visiteur, à la fois comme un gentilhomme européen et comme un roi africain, et, avec un « sérail de femmes » dans chaque partie de son complexe, Pedro Blanco devint bientôt une légende. Une histoire circulait sur la côte à propos de son voyage à Sherbro, à une époque où il était encore inconnu. Il était « entré dans la case d'un habitant dans le but de prendre un rafraîchissement et de se reposer un peu ». Bientôt, il demanda du feu pour allumer son cigare cubain, requête à laquelle son hôte « s'opposa sèchement ». Blanco emprunta un fusil à l'un de ses employés et « l'abattit sans sourciller ». Cet homme d'une « intégrité sans faille » – et d'une violence extrême – ne pouvait supporter une telle insulte faite à son sens de l'honneur aristocratique⁷⁷.

ORIGINE

L'illégalité du commerce des esclaves, ou, plus précisément, les navires britanniques qui patrouillaient le long de la côte pour faire appliquer la loi rendaient l'entreprise de Blanco dangereuse. Le commerce devait se faire dans le plus grand secret et la plus grande urgence. Blanco employait un Africain (un Kru) qui faisait des allers-retours en pirogue vers la côte et gagnait parfois le large à plus de soixante kilomètres dans l'océan dans le seul but de rassembler des informations. Les nombreux postes de guet étaient camouflés dans les cimes des palétuviers. De là, ses employés, abrités du soleil et de la pluie, scrutaient l'océan avec des longues-vues pour identifier les allées et venues des navires négriers et des vaisseaux des patrouilles luttant contre le commerce des esclaves. Les capitaines qui désiraient s'approcher des côtes pour charger une cargaison envoyaient des signaux lumineux aux guetteurs, qui répondaient de la même manière : un signal lumineux signifiait qu'il n'y avait aucun risque ; deux signaux, qu'il fallait agir avec prudence ; trois signaux rapides, que la situation était dangereuse et qu'il fallait se garder d'approcher les côtes ; quand le péril était extrême, un ultime signal était utilisé : il s'agissait d'un feu de joie dans lequel étaient jetés des sacs de poudre, et qui produisait des explosions que l'on pouvait voir à plus de trente kilomètres des côtes⁷⁸.

Quand les navires venaient mouiller près des bancs de sable de l'embouchure du fleuve, une armée de pirogues et de bateaux entraient en action, car il fallait charger les esclaves et leur nourriture le plus vite possible avant que les vaisseaux britanniques ne fassent du voyage une catastrophe et ne ruinent les marchands d'esclaves, qu'ils soient européens, américains, brésiliens, cubains ou africains. Le docteur Thomas Hall, un partisan de la colonisation de l'Afrique par les Africains-Américains libres qui avait visité les dix *factories* de Pedro Blanco en 1837, soutenait qu'il était « possible, si les conditions étaient favorables, de charger jusqu'à mille esclaves en quatre heures ». Un navire de la taille du *Teçora* pouvait ainsi être rempli en un peu plus de deux heures. Le chargement était une étape très dangereuse, et ce, aussi bien pour les hommes qui manœvraient les pirogues que pour les esclaves qui en constituaient la cargaison. Les fleuves, les lagunes et les voies navigables aux alentours des îles étaient infestés de requins, judicieusement

surnommés « frissons » (« *shivers* »). Ils suivaient en grand nombre les embarcations et fondaient sur le premier homme à tomber dans l'eau, si bien que, « plus d'un bateau chargé de pauvres malheureux se transformait en festin pour les requins »⁷⁹.

Les hommes et les femmes enchaînés, mais aussi les paniers de riz, les barriques d'eau et le bétail étaient chargés et stockés à bord du navire aussi vite que possible, chose qui n'était rendue possible que grâce à une excellente coordination entre les hommes pilotant les pirogues et les marins du navire négrier. Dès que les marins avaient récupéré toutes les marchandises que les pirogues avaient amenées, ces dernières repartaient vers la côte pour procéder à une seconde livraison, tandis que, souvent, le vaisseau reprenait la mer pour ne pas être vu – ou pire, abordé – par une patrouille alors qu'il mouillait près d'une *factory*. Ces navires à moitié chargés ne s'éloignaient pas pour rejoindre les principales voies maritimes mais restaient au contraire le plus près possible des côtes, se dissimulant dans les lagunes et les estuaires dans lesquels les escadrilles britanniques ne patrouillaient qu'à grand-peine.

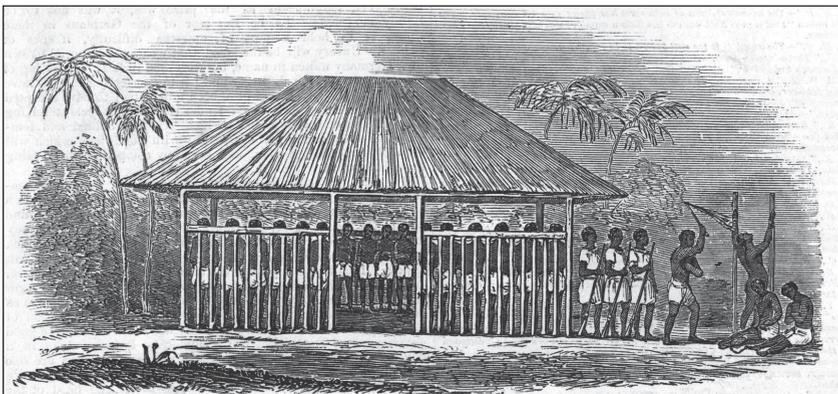
Les pirogues et les autres petites embarcations qui grouillaient autour des *factories* étaient pilotées par des hommes appartenant à une ethnie qu'on appelait les Krus ou les « pêcheurs ». Ces derniers, selon la saison et la demande économique, alternaient entre le commerce d'esclaves et la pêche. Ils vivaient le long de la côte du Liberia et étaient connus pour leurs compétences maritimes. En jouant des percussions et en chantant, les Krus étaient capables de manœuvrer les pirogues avec adresse à travers « des vagues et des déferlantes » que les autres peuples étaient bien incapables d'affronter. Leur force et leur endurance étaient légendaires : ils faisaient des voyages de plus de trois cents kilomètres et pagayaient suffisamment vite pour rattraper un navire toutes voiles dehors. Quand ils avaient mené leur embarcation jusqu'au navire négrier, ils escaladaient rapidement les chaînes pour se hisser à bord et se mettaient au travail. Leurs reins étaient ceints d'écharpes de couleur, et leurs chevilles et leurs poignets arboraient des bracelets d'ivoire et d'os sculptés. Ils étaient non seulement identifiables par les « marques de leur pays » – une ligne qui partait du front pour descendre le long de l'arête du nez, ainsi que des petites lignes

horizontales qui partaient de l'extérieur de leurs yeux –, mais ils portaient également des tatouages sur les avant-bras, « en imitation des marins anglais avec lesquels ils s'étaient associés ». Ces « marins d'une excellence rare » avaient été baptisés de nouveaux noms, comme Bouteille de Bière, Poêle à Frirer ou encore Duc de Wellington, et travaillaient aussi bien dans le commerce illégal de chair humaine que dans quasiment tous les autres commerces licites de Freetown à Monrovia⁸⁰.

Des vaisseaux britanniques, hollandais, français, portugais et américains faisaient escale à Lomboko, la plupart au mépris des lois de leur propre pays. Le gouvernement britannique avait réussi à négocier une grande quantité de traités stipulant que ses principaux rivaux renonçaient au commerce des êtres humains, ce qui n'empêcha pas la traite de prospérer dans l'illégalité, la plupart du temps, dans les années 1830, sous pavillon américain. En effet, les États-Unis, contrairement aux autres nations, avaient refusé d'autoriser les capitaines des patrouilles anglaises à inspecter leurs vaisseaux. Francis Bacon, qui avait fait naufrage sur la côte de Gallinas et avait bénéficié pendant deux ans et demi de l'hospitalité de Pedro Blanco ainsi que d'autres marchands, remarqua que « le drapeau américain constitue un abri inviolable ; aucun navire de guerre n'osera jamais capturer un vaisseau américain ». Par conséquent, de nombreux navires négriers battaient pavillon américain sans que ni l'armateur, ni le marchand d'esclaves, ni le capitaine n'en aient la nationalité, dissimulant ainsi leurs activités illégales. Nicholas Trist, consul américain à Cuba et défenseur zélé du commerce des esclaves, soutenait par tous les moyens ces activités criminelles⁸¹.

Chaque *factory* le long de la côte « consistait en une salle de réunion, un entrepôt rempli de marchandises et de provisions de bouche, ainsi qu'un *barracoon* pour les esclaves ». Les bâtiments étaient construits dans le style architectural de la région : les ouvriers enfonçaient des pieux dans le sol et édifiaient un clayonnage avec des branches de saule, à la fois fines et robustes, avant de surmonter le tout d'un toit de chaume. Selon Frederick Forbes, un officier de marine qui avait visité les *factories* de la région de Gallinas dans les années 1840, les *barracoons* « consis-

taient en des sortes de remises sur pilotis. Les pilotis s'enfonçaient profondément dans la terre et étaient attachés ensemble avec du bambou. Les toits, eux, étaient faits de feuilles de palmier ». Sans mentionner, bien sûr, l'équipement de servage qui agrémentait la remise : les chaînes, les colliers de fer et les innombrables cadenas. Les murs de la structure étaient hauts « d'un mètre vingt à un mètre quatre-vingts, et, entre les murs et le toit était disposée une ouverture d'encore un mètre vingt afin de laisser l'air circuler ». Le sol était fait de planches de bois, « non en raison de quelque intérêt pour le confort des esclaves, mais parce que les petits insectes cachés dans la terre pouvaient détériorer la marchandise en lui inoculant des maladies cutanées ». Chaque *barracoon* était doté d'une cour dans laquelle les esclaves faisaient tous les jours des exercices physiques. D'après le Dr Hall, chacune de ces enceintes contenait « de cent à cinq cents esclaves », et la plus grande « avoisinait les mille ». C'est dans ce type de *barracoons* que les Africains de l'*Amistad* passèrent plusieurs semaines à attendre d'être embarqués sur un négrier. Sessi a expliqué qu'il avait été incarcéré un mois à Lomboko, et que Cinqué en avait passé cinq. Burna résida « trois lunes et demie » dans la forteresse, période durant laquelle il dut faire quelque chose de si grave qu'il fut fouetté par Pedro Blanco lui-même, aventure qui rétrospectivement présageait déjà sa rébellion à bord de l'*Amistad*⁸².



Un barracoon

Deux à quatre Blancs, généralement espagnols ou portugais, avaient la garde de chaque *barracoon*. Selon le Dr Hall, il s'agissait « du groupe d'hommes à l'apparence la plus pitoyable qu'il eût jamais rencontré ». Pedro Blanco employait dix-sept « aventuriers » européens qui étaient le plus souvent fiévreux, à cause de la malaria, décharnés, gonflés et sales. Ils avaient osé pénétrer la « Tombe de l'homme blanc », ce lieu qui, comme le disaient sinistrement les survivants, « tenait presque toujours sa seule promesse, celle d'une mort prématurée ». La plupart d'entre eux mouraient dans des circonstances ignominieuses, loin de chez eux, au cours de leur quête pour faire fortune rapidement, chose alors possible sur la côte de Gallinas⁸³.

Pendant les années 1830, les *barracoons* de Lomboko étaient souvent remplis d'enfants. Le Dr Hall se rappelle avoir visité une prison dans laquelle étaient enfermés « trois cents garçons, tous apparemment âgés de dix à quinze ans, attachés ensemble par groupe de vingt ou trente ». Les enfants étaient selon lui appréciés par les marchands d'esclaves car l'on pouvait en entasser un plus grand nombre sur les ponts inférieurs des navires négriers, et, en outre, ils étaient plus faciles à contrôler. Hall resta toute sa vie hanté par la vision de « ces petits hommes aux regards brillants condamnés aux horreurs du Passage du Milieu, sans doute confinés dans un espace de moins d'un mètre de haut entre deux ponts ». Grabeau se souvenait qu'il y avait à peu près deux cents enfants à bord du *Teçora* pendant leur traversée, qui commença en avril 1839. Certains de ces enfants avaient été marqués au fer rouge, comme du bétail, au fort Lomboko. Kagne, qui se retrouverait par la suite à bord de l'*Amistad*, « s'était fait brûler l'épaule avec une pipe ». Toute sa vie, elle conserva une cicatrice épousant « exactement la forme du fourneau d'une pipe »⁸⁴.

Les conditions de vie des esclaves dans les *barracoons* ont varié selon les époques. Blanco était célèbre pour « traiter humainement » ses esclaves : il leur fournissait des quantités raisonnables de nourriture et limitait l'usage de la violence chez les surveillants. Le système régional de livraison des provisions ne fonctionnait pas toujours correctement, et, parfois, la pénurie était telle que la famine était proche ; il arriva même que dans des circonstances

extraordinaires « tous les esclaves d'un *barracoon* soient relâchés par manque de nourriture ». Ceux qui s'échappaient de leur propre initiative se voyaient en revanche pris en chasse par les surveillants et leurs chiens, et parfois tués⁸⁵.

La routine quotidienne de Lomboko était *grosso modo* similaire à celle qu'allaient connaître les esclaves en haute mer. Ce n'était pas un hasard, leur séjour au fort était pensé pour être une préparation au Passage du Milieu. Forbes écrit que « nuit et jour, ces *barracoons* étaient gardés par des hommes armés : la moindre insubordination était immédiatement punie ». Ceux qui résistaient perdaient le droit de sortir dans la cour, et donc de participer aux repas, aux chants, et de se laver. Les surveillants servaient aux esclaves du riz et du poisson deux fois par jour. Grabeau se souvient que les hommes « étaient enchaînés entre eux par les jambes ». Si les gardes considéraient qu'un esclave était fort et dangereux, ils lui réservaient un traitement spécial : l'esclave en question pouvait par exemple « être frappé jusqu'à être laissé pour quasiment mort, afin de s'assurer de sa docilité future », puis mis dans les fers et enchaîné entre deux compagnons d'infortune afin de limiter sa capacité de mouvement. Tout homme qui osait résister à ses ravisseurs recevait une punition cruelle et exemplaire qui avait avant tout pour fonction de terroriser tous les autres captifs. Parfois, les plus rebelles étaient fouettés jusqu'à ce que mort s'ensuive⁸⁶.

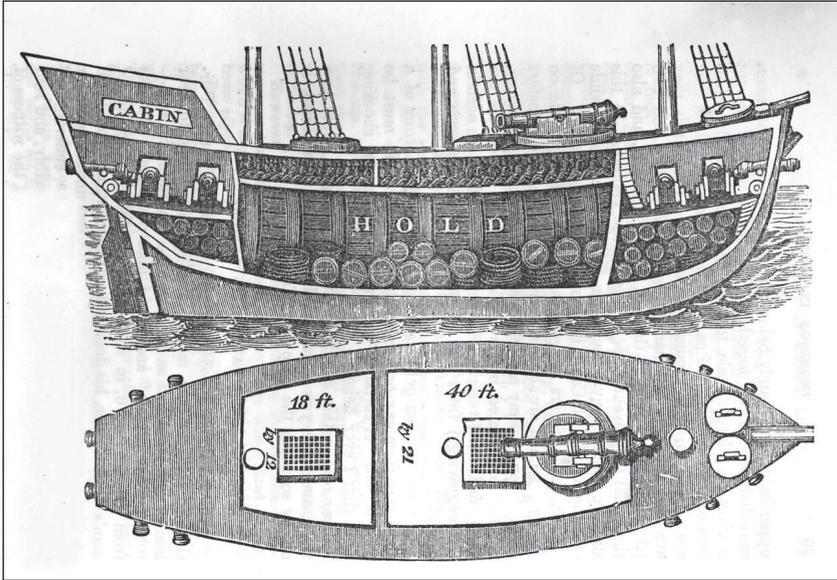
Des récits abominables sur Lomboko circulaient partout. Des marins brésiliens, portugais et espagnols avaient raconté au capitaine Forbes des « histoires terrifiantes » de fièvre, de famine et d'hécatombe dans les *factories*. George Thompson avait entendu que des pirogues s'étaient renversées, en raison de l'agitation des eaux et des « méchants bancs de sable » à l'embouchure du Gallinas, et que des « centaines de pauvres autochtones » avaient été abandonnés à des « essaims de requins ». On disait aussi que la mer, sur plusieurs kilomètres, avait un jour été « rouge de leur sang ». Les Africains de l'*Amistad* emporteraient avec eux leur propre lot d'histoires horribles quand ils quitteraient Lomboko et embarqueraient à bord du navire négrier *Teçora*⁸⁷.

Un négrier brésilien

Peu après son arrivée à Freetown, en Sierra Leone, en mai 1848, George Thompson se retrouva à bord d'un navire négrier brésilien ayant à peu près la même taille que le *Teçora*. Le vaisseau avait été capturé par l'une des escadrilles britanniques qui luttait contre le commerce des esclaves. Les cinq cents captifs furent libérés et le navire lui-même fut condamné avant d'être vendu aux enchères. Thompson, il convient de le noter, connaissait bien l'esclavage : abolitionniste convaincu, il avait passé cinq ans dans une prison du Missouri en raison de ses efforts pour libérer les esclaves. Et, pourtant, il fut profondément choqué par ce qu'il vit sur le navire⁸⁸.

La première chose qui lui sauta aux yeux fut l'extrême promiscuité : le « pont était littéralement couvert d'hommes, de femmes et d'enfants, nus – dont de nombreuses jeunes filles et de nombreux jeunes garçons, et également de nombreuses mères ! ». Deux ou trois cents autres personnes, de tout âge, étaient assises, serrées les unes contre les autres sur le pont inférieur, « chacune entremêlée aux jambes de son voisin », où la hauteur de plafond était de soixante-quinze à quatre-vingt-dix centimètres, soit « bien trop peu pour qu'une personne puisse se tenir debout ! ». Comme il parcourait le pont principal, où que ses yeux se posent, « une masse dense d'êtres humains » lui rendait silencieusement son regard. « C'était une vue fort déprimante. » Mais que fait le Seigneur, en vint-il à se demander.

Thompson, dans son récit, a ajouté une représentation du navire négrier, ainsi que le voulait la tradition abolitionniste qui avait à cœur de rendre visibles et réelles pour le grand public les horreurs de la vie à bord d'un navire négrier. Son récit inclut six vues différentes du vaisseau. La principale, tout en haut, était légendée « forme, divisions, organisation et cargaison », et donnait à voir le pont principal, le pont inférieur (celui des esclaves), la cale, ainsi qu'une artillerie forte de treize canons et la cabine du capitaine. Dans la cale étaient disposés les « *leaguers*⁸⁹ », les immenses tonneaux d'eau potable nécessaires à la survie de centaines de personnes pendant plusieurs semaines ou mois, ainsi que des tonneaux plus petits pour stocker les vivres et le matériel nécessaire à la

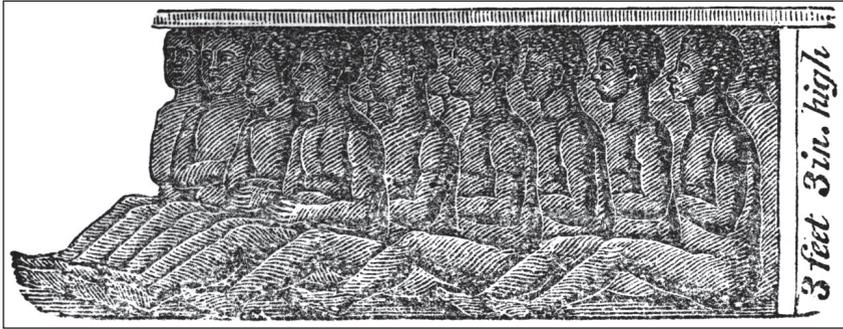


Vue d'un navire négrier

bonne marche du navire. En bas de la page, l'on pouvait découvrir une vue aérienne du pont principal du navire, avec ses deux grilles qui étaient probablement les seules sources d'air frais pour ceux qui étaient enfermés sur le pont inférieur.

À gauche de la page était imprimée une représentation du pont inférieur et des esclaves « entassés les uns sur les autres ». Thompson écrit qu'ils étaient « enchaînés et menottés ensemble, deux par deux (la jambe droite de l'un à la jambe gauche de son voisin, et la même chose pour les bras), afin de prévenir toute insurrection ». Dans cet antre misérable et sombre, des vagues de « fièvres mortelles » déferlaient, et, quand c'était le cas, une multitude de cadavres étaient jetés par-dessus bord « en offrande aux monstres des profondeurs ». Telle était la sombre réalité à bord de ces navires négriers qui, pendant plusieurs semaines, parfois plusieurs mois, transportaient quatre cents à six cents individus vers les marchés d'esclaves du Brésil et de Cuba.

Thompson conclut que ses efforts pour rendre compte de cette réalité par des mots et par des images ne pouvaient aboutir qu'à un échec : « Personne ne peut véritablement prendre la mesure de



Pont inférieur, Passage du Milieu

l'horreur des navires négriers en se fondant seulement sur une description orale ou écrite – cette horreur doit être *vue* et *ressentie*. » Enfin, il ajoute : « Ce fut sans doute la vision la plus horrible et la plus choquante qu'il me fut jamais donné de voir. » Quel que fût en fin de compte le succès de son entreprise, une chose est sûre : elle doit beaucoup aux rebelles de l'*Amistad*. Non seulement Thompson était en Sierra Leone parce qu'il avait fondé l'Association missionnaire américaine dans le but d'aider les rebelles de l'*Amistad* à regagner leur terre natale, mais sa représentation même du navire négrier était intimement liée à la révolte qui avait éclaté neuf ans plus tôt. En effet, pour son dessin du pont inférieur, Thompson s'est inspiré d'une gravure de John Warner Barber publiée dans *A History of the Amistad Captives* (1840). La gravure originale s'était appuyée sur les conversations que l'artiste avait eues avec les rebelles eux-mêmes dans leur prison de New Haven. Sur les deux images, la distance indiquée entre les deux ponts est de « quatre-vingt-dix-neuf centimètres ». Mieux : dans le dessin de Thompson, on peut reconnaître le visage de Cinqué⁹⁰.

Le Passage du Milieu

Très peu de documentation a survécu sur la traversée de l'Atlantique du *Teçora*, pour la bonne raison que ce voyage était illégal. Toujours est-il qu'il est sans doute possible de reconstruire l'expérience des Africains de l'*Amistad* en se fondant sur des sources

retracant des voyages similaires, qui eurent lieu à la même époque et sur le même genre de navires négriers, et en analysant en profondeur ce que neuf des captifs – Bau, Burna, Cinqué, Fabanna, Grabeau, Kale, Kinna, Margru et Teme – ont dit à propos du navire et du Passage du Milieu. Au sein de cette histoire de morts, de souffrances et de violences gît également une histoire d'amitié et de liens affectifs qui s'avéra cruciale pour leur capacité à résister et à survivre⁹¹.

Le vaisseau avait été présenté comme portugais, mais il était peut-être brésilien. D'ailleurs, il ne s'appelait peut-être même pas le *Teçora*, mais sans doute *Tesoura* (« les ciseaux »), ou, ce qui est encore plus probable, *Tesouro* (« trésor »), une façon courante à l'époque de faire allusion à l'or noir que le navire transportait en son sein. Cinqué et Bau expliquèrent que le vaisseau était « bondé d'esclaves », cinq cents à six cents en tout, avec « beaucoup d'enfants ». Il s'agissait d'un brick, un vaisseau à deux mâts, d'une taille moyenne pour un navire négrier, dans la mesure où les navires négriers étaient à l'époque dotés d'une capacité de transport oscillant entre cent cinquante et deux cents tonneaux⁹². C'était tout de même bien plus que ce que le *Dolben Act* de 1788 avait autorisé pour les navires négriers anglais – qui étaient déjà bien trop surpeuplés, comme il apparaît clairement sur la tristement célèbre (et glaçante) représentation du *Brooks*, un navire négrier de Liverpool. Comme tous les autres négriers naviguant après l'abolition du commerce des esclaves, il avait été conçu avant tout pour être rapide et capable de semer les patrouilles britanniques luttant contre la traite⁹³.

Le *Teçora* avait à bord l'équipement standard d'un navire de ce genre : des centaines de fers – des chaînes pour les chevilles, des menottes pour les poignets et des anneaux de fer pour le cou – ainsi que de nombreuses chaînes et cadenas pour attacher les esclaves ensemble. Bau expliqua qu'ils étaient « enchaînés deux par deux par les mains et par les pieds, jour et nuit, qu'on leur retira leurs chaînes seulement quand ils approchèrent de La Havane ». Sur le pont principal était posée une gigantesque marmite en cuivre qui servait à préparer les repas des esclaves et des membres de l'équipage pendant le Passage du Milieu, qui dura « deux lunes », soit

à peu près huit semaines. Dans la cale, sous le pont inférieur des esclaves, on avait entassé, au-dessus des énormes barriques d'eau potable, du bois pour faire la cuisine, du matériel maritime et des vivres, principalement du riz, car la plupart des habitants de la région de Gallinas avaient l'habitude d'en manger⁹⁴.

Le *Teçora* avait donc deux ponts : un pont principal et un pont inférieur, également appelé « pont aux esclaves », où les Africains de l'*Amistad* et des centaines d'autres étaient enfermés seize heures par jour, voire davantage par mauvais temps. Les hommes et les femmes étaient « rangés » séparément, les hommes à l'avant et les femmes à l'arrière. Le pont inférieur comprenait également des plates-formes construites par le charpentier du navire afin de pouvoir entasser une centaine de personnes supplémentaires dans le ventre du vaisseau. Selon le capitaine Forbes, qui avait navigué à bord d'un navire négrier capturé aux abords de la côte de Gallinas en 1838 et qui en avait vu bien d'autres, la distance moyenne entre le pont inférieur et le pont principal se situait entre 90 et 120 cm. Il avait même vu un pont inférieur avec une hauteur sous plafond de 45 cm. Ce cauchemar pour claustrophobes avait été spécialement conçu pour accueillir des enfants, sans doute comme dans un autre vaisseau qu'avait vu Forbes et qui était destiné à transporter des enfants de quatre à neuf ans⁹⁵.

Grabeau, lui, estimait qu'à bord du *Teçora* la hauteur sous plafond du « pont aux esclaves » était de 120 cm, ce qui signifie que ceux qui étaient logés sous ou sur les plates-formes ne disposaient que d'à peu près 55 cm de hauteur sous plafond – un espace insuffisant pour s'asseoir confortablement, comme le fit remarquer Thompson. Même ceux qui disposaient de la plus grande hauteur sous plafond ne pouvaient pour autant se tenir debout et étaient contraints, comme l'expliquèrent Grabeau et Kimbo, de « rester en permanence à moitié accroupis ». Les esclaves étaient généralement « rangés » de manière si serrée, faisait remarquer Forbes, que « si l'un bougeait, la masse des autres esclaves était obligée d'accompagner le mouvement ». La mer de corps entassés sous le pont principal ondulait donc à l'instar des vagues de l'autre côté de la paroi.

Ces corps obligés de s'adapter à des espaces confinés en sortaient souvent tordus et estropiés. La chose était particulièrement visible

à Freetown, où les Africains « libérés » – dont la plupart avaient sans doute passé moins de temps sur le pont inférieur d'un négrier que les Africains de l'*Amistad*, puisque ces navires négriers étaient presque toujours capturés *avant* d'effectuer le Passage du Milieu – débarquaient souvent difformes des navires négriers. F. Harrison Rankin avait vu des « esclaves libérés » dans les rues de Freetown « afficher tous les états possibles de déformation ». Beaucoup « ne retrouveraient jamais une posture droite ». Certains correspondaient parfaitement à cette note établie à l'époque par un agent de police africain : « Il n'est plus bon à rien, à part à crever »⁹⁶.

Les hommes et les femmes qui vivaient à bord du *Teçora* étaient issus d'un grand nombre de cultures différentes du sud de la Sierra Leone. Le plus grand groupe était sans doute celui des Mendés, comme sur l'*Amistad*. Et puisqu'il y avait à bord de l'*Amistad* des Gbandis, des Konos, des Temnes, des Bulloms, des Golas, des Lomas, des Kissis et des Kondos, ces derniers avaient forcément également été embarqués sur le *Teçora*. Burna mentionne aussi des Mandingues, ce qui est fort probable, de la même manière que l'on peut également supposer qu'il y avait d'autres groupes ethniques, dont sans doute quelques Vaïs ayant violé la loi avant d'être vendus à Pedro Blanco. Le *Teçora* abritait donc une multitude de nations et d'ethnies, dont certaines – il est important de le souligner – étaient en guerre entre elles. Est-ce que Gnakwoi, le mercenaire, avait combattu Beri, le Gola ? Les anciens ennemis, vendus au même marchand et enfermés à bord du même navire, rejetaient régulièrement la faute de leur infortune sur l'autre : il ne se passait pas un jour sans qu'une violente querelle n'éclatât. Les « habitudes guerrières » régnaient sur le navire, un esprit guerrier qui finirait par trouver son ultime expression à bord de l'*Amistad*⁹⁷.

Il est possible de se faire une idée plus précise du commerce des esclaves à l'époque en se fondant sur les statistiques compilées par la Transatlantic Slave Trade Database⁹⁸ à partir de 531 voyages de navires négriers portugais ou brésiliens entre 1835 et 1840. Ces vaisseaux embarquèrent 223 790 Africains et en débarquèrent 201 063 au Nouveau Monde, avec un taux moyen de mortalité de 13,8 % (les données n'existent que pour 496 voyages). En moyenne, ils faisaient 169,2 tonneaux et transportaient 451 esclaves, dont

ORIGINE

70,5 % étaient de sexe masculin et 49,8 % des enfants ; ils transportaient donc 2,67 esclaves par tonneau ; et le Passage du Milieu durait 46,9 jours. Cette base de données contient également des informations sur 54 voyages effectués entre 1835 et 1842 en partance de la Sierra Leone ou de la Côte-au-vent : les vaisseaux concernés étaient considérablement plus petits (83,4 tonneaux en moyenne), et bien plus surpeuplés : ils transportaient en moyenne 323 esclaves, soit 3,61 esclaves par tonneau, et ils en embarquèrent 17 442 et en débarquèrent 15 403. Leurs voyages étaient également plus courts – leur Passage du Milieu durait en moyenne 42,6 jours –, et leur taux de mortalité était – relativement – plutôt bas : seuls 9,6 % des esclaves ne découvraient pas le travail des plantations. Ils transportaient également moins d'individus du sexe masculin (68,2 %) et davantage d'enfants (55,1 %). Le *Teçora* apparaît donc comme un vaisseau typique de son époque, similaire aux autres navires portugais et brésiliens par sa taille, le nombre d'esclaves transportés, et donc le ratio esclaves/tonneau. Deux caractéristiques le distinguent cependant : le voyage fut long, et le taux de mortalité élevé⁹⁹.

Dès les premières heures, le Passage du Milieu se révéla aussi humiliant que mortel pour les Africains. Après que les Krus en pirogue eurent chargé les cinq cents à six cents esclaves, une patrouille britannique luttant contre le commerce des esclaves fut repérée : l'ensemble de la cargaison fut déchargé à la hâte, et les captifs furent dissimulés dans une grande cave chaude et étouffante dans laquelle plusieurs périrent. Ce premier vaisseau dont le nom reste inconnu, vide mais équipé comme un négrier, fut pris par les Anglais, amené à Freetown et condamné. Peu de temps après, lorsque la voie fut à nouveau libre, un autre navire gagna la côte et la cargaison humaine fut à nouveau chargée à bord. Une fois sur le pont, expliqua Grabeau, on leur mit les fers : « Ils étaient attachés les uns aux autres, en couple, par les poignets et les jambes, et gardés dans cette situation jour et nuit. » Les femmes et les enfants n'étaient pas enchaînés ; ces derniers pouvaient aller où bon il leur semblait, à part en cas de mauvais temps, où les écoutilles étaient fermées et où ils étaient relégués avec les autres sur le pont inférieur. Pratique courante, le capitaine et les membres de

l'équipage engagèrent quelques Africains pour les aider à contrôler leurs camarades d'infortune. Les hommes les plus grands et les plus forts furent nommés « chefs » (« *head men* »), et chargés de superviser des groupes allant de dix à vingt personnes. Alors que le voyage avait commencé, le capitaine repéra une autre patrouille anglaise, dissimula le navire dans une crique et repoussa encore le Passage du Milieu¹⁰⁰.

La routine quotidienne du navire, une fois au large, était la même qu'à bord de tous les autres navires négriers : deux repas par jour, pris sur le pont principal, suivis de danses et de chants, à l'instigation du capitaine lui-même qui avait à cœur de préserver la santé de sa cargaison et de protéger son investissement. Grabeau se souvint qu'« ils avaient suffisamment de riz pour manger, mais bien trop peu d'eau à boire. S'ils ne mangeaient pas l'intégralité du riz qu'on leur avait servi, que ce soit parce qu'ils étaient malades ou pour une autre raison, ils étaient fouettés. Ils avaient l'habitude de forcer les esclaves à manger jusqu'à ce qu'ils en vomissent ». Kale confirma cette sombre description : « Quand nous mangions du riz, les Blancs ne nous donnaient pas d'eau. » Pire, ils fouettaient « ceux qui ne mangeaient pas assez vite ». Kinna ajouta qu'il « avait été malade et qu'on l'avait forcé à manger ». Il se souvenait également que, « en route pour Cuba, ils n'avaient presque pas d'eau et étaient parfois emmenés sur le pont principal pour respirer un peu d'air frais. Alors ils étaient enchaînés sous les rayons brûlants du soleil des tropiques, et la chaleur était tellement insupportable que nombreux étaient ceux qui suppliaient pour revenir sur le pont inférieur ». Ce désir de retourner sur le pont inférieur en dit long, quand on sait que ne les y attendaient que la maladie, la surpopulation et l'entêtante « odeur de l'esclavage » – cette terrible puanteur qui avait entre autres fait la réputation des navires négriers. Au Brésil, les négriers étaient parfois brûlés après leur voyage car rien n'arrivait à effacer l'horrible odeur qui y régnait. Peut-être fut-ce là, qui sait, le destin du *Teçora*¹⁰¹.

Pendant cette traversée, Cinqué exerça ce qui fut peut-être son premier acte de chef : « Il essaya de diverses manières d'égayer et de remonter le moral de ses compatriotes déprimés. » Il exhortait ses camarades à se débarrasser de leurs « visages tristes » et à faire

contre mauvaise fortune bon cœur. « Est-ce que nous n'appartenons pas à une nation de courageux guerriers ? », demandait-il. Il leur rappelait à tous qu'ils étaient nés libres, et que, « qui sait, nous serons peut-être à nouveau des hommes libres ! ». Déjà, il fomentait en esprit une rébellion¹⁰².

La manière dont les Mendés décrivent la mort est incroyablement suggestive : il s'agit de « traverser les eaux », c'est-à-dire passer du monde des humains à celui des esprits. Que le navire négrier traverse lui-même les « grandes eaux » était donc vécu comme une « mort vivante ». Mais la mort réelle, et pas seulement métaphorique, était elle-même omniprésente à bord du *Teçora*. Tous les témoins qui réchappèrent de l'*Amistad* mentionnèrent le nombre de morts. Bau expliqua devant une cour de justice qu'ils « étaient nombreux à bord du vaisseau, et que beaucoup moururent ». Burna dit qu'un grand nombre d'hommes « moururent pendant le voyage de l'Afrique à La Havane, signifiant par des gestes que les corps avaient été jetés par-dessus bord », ce qui, effectivement, était une sorte de rituel matinal une fois les cadavres remontés du pont inférieur. Certains étaient sans doute encore vivants quand ils furent jetés par-dessus bord, car il arrivait que les capitaines veuillent alléger leur navire à tout prix quand ils étaient pris en chasse par une patrouille britannique. De plus, le capitaine pariait cyniquement sur le fait que le poursuivant s'arrêterait pour venir en aide au malheureux à la mer, et serait contraint de mettre un terme à sa traque¹⁰³.

Plusieurs des Africains de l'*Amistad* recoururent à un genre de « *Guerilla Theater*¹⁰⁴ » pour représenter leur expérience du Passage du Milieu. En janvier 1840, devant une cour de justice fédérale, Cinqué, pour rendre plus palpable les horreurs de la vie sur le pont inférieur, s'assit sur le sol et entreprit de se comporter comme s'il y était encore enchaîné et menotté, la tête baissée en raison de la faible hauteur de plafond. Une autre fois, alors qu'il était en prison, il « s'assit à même le sol pour nous [les visiteurs] montrer comment ils étaient rangés à bord, puis se mit progressivement à genoux avant d'interrompre son geste en plaçant sa main, paume en l'air, au-dessus de sa tête, indiquant ainsi qu'une paroi l'empêchait de se redresser davantage ». Grabeau et Kinna firent de même : « Ils

s'allongèrent sur le sol afin de montrer la position douloureuse dans laquelle ils étaient contraints de dormir » à bord du négrier¹⁰⁵.

À travers ces démonstrations, Cinqué mettait au jour l'expérience commune à tous les esclaves lors d'un Passage du Milieu. Il se souvenait que les quarante-neuf hommes à bord de l'*Amistad* étaient tous « venus à La Havane à bord du même vaisseau ». Ils étaient donc, ayant traversé l'océan ensemble, des « compagnons de bord » (« *shipmate* ») ou des « amis de bord » (« *ship-friends* »), comme on appelait parfois le lien qui les unissait à Freetown dans les années 1830. Ces « liens de camaraderie s'étaient forgés pendant leurs jours de malheur ». Le mot mendé pour cette relation spécifique était « *ndehun* », ce qui signifie « fraternité ». Les membres de la société du Poro s'appelaient entre eux « compagnons » (« *mates* »). Il a été écrit à l'époque que Burna « manifestait beaucoup d'émotion à chaque fois qu'il était fait mention de ses compagnons qui avaient trouvé la mort », ces individus pourtant issus de toutes sortes de nations qui avaient péri à bord du *Teçora* ou de l'*Amistad*. Ce lien social – que les anthropologues appellent « parenté fictive » – avait pris naissance au fort Lomboko, s'était approfondi à bord du *Teçora* et à l'intérieur des *barracoons* de La Havane, et s'était manifesté dans toute sa force au cours de la rébellion de l'*Amistad*. Ce lien perdurerait dans les geôles de New Haven et aboutirait, *in fine*, à une ethnogenèse, c'est-à-dire donnerait naissance à un nouveau groupe appelé « le peuple mendé ».

Depuis des siècles, les guerriers de la région de Gallinas avaient l'habitude après les conquêtes d'assimiler parfaitement des individus issus d'autres cultures. Comme l'a fait remarquer Arthur Abraham, des Mendés « sans aucun degré de consanguinité » continuent encore aujourd'hui à s'appeler tous les jours père, mère, frère et sœur. Il s'agit d'ailleurs sans doute là d'un phénomène propre à la région de la Sierra Leone. Le chirurgien Robert Clarke a écrit que les Africains « libérés » de Freetown, issus de nombreuses ethnies différentes, utilisaient couramment des termes comme « *mammy* », « *daddee* », « *broder* » et « *sissa* » pour se parler entre eux. La nature « additive » de la culture mendée, et, plus généralement, des cultures ouest-africaines, fut un atout décisif pour les Africains de

l'*Amistad* loin de leur foyer. Leur survie dépendait intimement de la « *ndehun* »¹⁰⁶.

Les barracoons de La Havane

Vers la mi-juin de l'année 1839, après un voyage de huit semaines depuis les *factories* de Pedro Blanco, et alors qu'il touchait presque le port de La Havane, le *Teçora* croisa une nouvelle frégate britannique dédiée à la lutte contre le commerce des esclaves, qu'il parvint à éviter. Foone et Kimbo témoignèrent du fait que, par mesure de précaution, ils furent débarqués « de nuit ». Si l'esclavage était légal à Cuba, la traite ne l'était pas, car l'Espagne avait accepté de signer un traité interdisant le commerce des êtres humains – traité que la Grande-Bretagne avait bien l'intention de faire respecter. Par conséquent, de nombreuses mesures de sécurité furent prises lors du débarquement de la cargaison et les jours qui suivirent. Cinqué et Bau se souvenaient « qu'on leur avait passé les fers aux mains et aux pieds ». De plus, « ils étaient enchaînés deux par deux au niveau de la taille et du cou ». Le vaisseau était l'un des nombreux navires négriers à mouiller à Cuba, qui était à l'époque une société esclavagiste extrêmement dynamique : selon Richard Robert Madden, chargé de la direction de la lutte contre le commerce des esclaves en Afrique de l'Ouest (son titre exact était « British Superintendent of Liberated Africans »), pour la seule année 1839, quelque quatre-vingts vaisseaux transportant en tout vingt-cinq mille Africains asservis avaient jeté l'ancre à La Havane. Il était courant, une fois les côtes atteintes, que les capitaines des navires négriers accordent quelques semaines de répit à leurs cargaisons humaines afin que les esclaves recouvrent leur santé avant la vente finale¹⁰⁷.

Après cinq jours dans un premier *barracoon*, les captifs furent déplacés dans un nouvel ensemble de *barracoons* appelé La Misericordia, situé « juste à côté de la maison de campagne du gouverneur, à l'extérieur des murs de La Havane, sur le Paseo Militar, l'esplanade publique ». Ils furent installés aux côtés des moutons, des bœufs et autres bestiaux destinés à la vente. Selon Madden, qui

avait considéré qu'il était important de retrouver et de visiter ces *barracoons* pour être réellement en mesure de comprendre l'expérience des Africains de l'*Amistad* pendant leur séjour à Cuba, leur gardien était un homme appelé Riera qui avait auparavant travaillé pour Pedro Blanco à Gallinas. Quand Madden lui raconta la révolte et la fuite des esclaves, Riera lui répondit « ¡Qué lástima! » (« Quel dommage ! »). Il parla de « la perte de tant de Bozals de valeur, c'est-à-dire d'Africains récemment importés », et regretta que « les propriétaires aient perdu une telle quantité de marchandises »¹⁰⁸.

Cinqué et Grabeau se souvenaient bien du temps qu'ils avaient passé à La Misericordia ainsi que de leur acquisition par José Ruiz. Cinqué avait pour la première fois vu Ruiz (qui était surnommé « Pepe ») en un lieu qu'il désigna comme « la prison ». Son futur « propriétaire » discutait avec « l'homme qui nous avait amenés de Lomboko », c'est-à-dire le capitaine du *Teçora*. Cinqué se rappelait particulièrement un examen médical extrêmement humiliant : « Pepe me toucha et dit “Bien, bien.” » Grabeau était un peu plus loquace : Ruiz choisit un certain nombre d'esclaves dans la grande masse de captifs qui peuplaient le *barracoon* et « les fit tenir en rang ». Il parcourut le rang et « toucha toutes les parties du corps de chacun des esclaves ; il leur fit ouvrir la bouche pour voir si leurs dents étaient saines ». L'abolitionniste George Day, qui prit en note le récit de Grabeau, ajoutait que Ruiz « avait accompli cet examen avec une minutie dont seul un marchand d'esclaves aguerri était capable »¹⁰⁹.

Après que Ruiz eut sélectionné les « meilleurs esclaves », il se prépara à les déplacer dans un autre *barracoon*. Ce fut pour les esclaves un bouleversement douloureux : ce transfert venait rompre un lien social chèrement acquis, ce lien profond qui unissait entre eux les « compagnons de bord ». Grabeau se souvenait que quand « ils furent séparés de leurs compagnons, qui étaient venus avec eux d'Afrique », beaucoup pleurèrent, surtout les femmes et les enfants. Cinqué pleura également, mais Grabeau s'y refusa, car « il était un homme », comme il l'expliqua. Kimbo indiqua qu'à ce moment précis « il pensa à son foyer en Afrique, ainsi qu'aux amis qui resteraient ici et qu'il ne verrait sans doute plus jamais »¹¹⁰.

Ruiz, lui, quand il témoigna à propos de cet achat, se souvenait juste d'une transaction commerciale tout ce qu'il y avait de

plus habituelle. Il écrivit à un correspondant du *New York Morning Herald* qu'« il avait tout d'abord rencontré ces Nègres dans les champs proches de La Havane ». Il prit son temps pour choisir ceux qu'il désirait acheter : « Il les vit et les examina pendant deux ou trois jours avant de faire leur acquisition. » Il était complètement indifférent à leur ethnicité et leur nationalité, et ne demandait même pas « s'il s'agissait de Nègres du Congo ou du pays mandingue. Il n'avait cure de l'endroit d'où ils provenaient ». Il vérifia juste qu'« ils étaient solidement charpentés, et les acheta ». Ruiz négocia les quarante-neuf hommes « pour le compte de son oncle, Don Saturnino Carrias, un marchand de Santa María del Puerto del Príncipe, non parce que ce dernier y possédait une plantation, mais pour les y vendre ». Pedro Montes acheta les quatre enfants séparément, dans différents lieux : « dans la maison d'un marchand de tabac de la rue Machandas, à La Havane », ainsi qu'à deux petits marchands d'esclaves nommés Xiques et Azpilaca. Ruiz et Montes insistèrent par la suite sur le fait que l'achat et la vente d'esclaves faisaient partie du cours normal des choses à La Havane en 1839¹¹¹.

S'il nous est impossible de prendre toute la mesure de ce que vécurent les Africains de l'*Amistad* pendant leur incarcération dans les *barracoons* de la plus grande ville de Cuba, de nombreuses sources suggèrent que ce fut une expérience décisive, durant laquelle des liens affectifs furent brisés et d'autres créés au milieu d'une terrifiante et permanente incertitude. Les Africains de l'*Amistad* partagèrent leurs prisons avec de nombreux autres esclaves qui venaient de toute l'Afrique de l'Ouest. Les esclaves n'étaient pas seulement importés de la côte de Gallinas, mais également, en allant de l'ouest vers l'est, de la Sénégambie ; de la Côte-de-l'Or ; de Lagos et du royaume d'Onim dans la baie du Bénin ; de Bonny dans la baie du Biafra ; de Príncipe et São Tomé, des îles du golfe de Guinée ; de Cabinda, Loango et du fleuve Congo en Afrique centrale de l'Ouest ; et même du Mozambique, dans le sud-est de l'Afrique¹¹². Les rebelles de l'*Amistad* y ont également été en contact avec des Africains arrivés avant eux, davantage acculturés et travaillant déjà à La Havane. Quels types de discussions sur les questions urgentes d'intérêt commun pouvaient donc prendre place dans les *barracoons* de La Havane, et, surtout, par quels moyens de communication ?

Comment répondait-on aux questions des captifs, telles que : « Où sommes-nous ? », « Quel genre d'endroit est La Havane ? », « Où allons-nous ? », « Qu'est-ce qu'il nous arrivera, là-bas ? », « Est-ce qu'il existe un endroit où nous pouvons fuir ? ».

Il se passa quelque chose, à La Havane, qui instilla la terreur dans le cœur des Africains de l'*Amistad*. On peut trouver quelques indices sur la nature de cet événement terrifiant dans un commentaire de Madden, qui avait lui-même vécu à La Havane et y avait été profondément méprisé pour ses principes abolitionnistes. Après la rébellion, il répéta à de nombreuses reprises que :

[Si] ces infortunés sont renvoyés à Cuba, ils seront tous, absolument tous, mis à mort. La chose est évidente pour quiconque vit à La Havane ; et quiconque vit là-bas pense également que ce destin est amplement mérité. Leur courageux soulèvement contre leurs oppresseurs et leur lutte pour leur liberté est considéré là-bas comme une action particulièrement haïssable, et qui exige un châtement exemplaire.

L'ambassadeur de l'Espagne aux États-Unis, Ángel Calderón de la Barca, avait affirmé dans sa première lettre sur l'affaire, datant du 6 septembre 1839, que la « tranquillité intérieure » de Cuba dépendait d'un châtement approprié, « afin de prévenir toute velléité de commettre un crime similaire » sur l'île. Les rebelles de l'*Amistad* eux-mêmes pensaient qu'ils seraient exécutés s'ils retournaient un jour à La Havane. L'hypothèse la plus probable pour expliquer leur certitude est que, à un moment donné de leur séjour à La Havane, alors qu'ils étaient déplacés à un autre endroit de l'île dans l'attente de leur vente, ils assistèrent à « El Horcón », la place des potences située à côté du port, à l'exécution d'esclaves rebelles, peut-être même celle de leurs propres « compagnons de bord » du *Teçora*. À partir de là il est aisé de comprendre pourquoi les Africains de l'*Amistad* frissonnaient à chaque fois qu'ils entendaient le nom de cette ville¹¹³.